

Pierre Couette

TERRES D'ISLAM

Chroniques



Pierre Couette

TERRES D'ISLAM

Chroniques



שלום

سلام

Мир - Mir

Paz

Israël

Jordanie

Liban

Algérie

Maroc

Yougoslavie
(Bosnie, Kosovo, Macédoine)

Andalousie

Égypte

Présentation

De 1959 à 2005, j'ai eu la chance de parcourir, pendant des séjours plus ou moins longs, une dizaine de pays où l'islam est, ou fut longtemps, la religion et la culture dominantes : en Europe, de l'Andalousie au Kosovo, en Afrique, du Maroc à l'Egypte, et au Moyen-Orient méditerranéen : Israël, Jordanie, Liban.

Je l'ai fait sous trois "uniformes" différents : pèlerin dans un groupe d'étudiants en Terre Sainte, militaire appelé d'une guerre coloniale, touriste autonome en couple.

J'ai pris le bateau, l'avion, le train, pour m'y rendre ou y voyager sur place. Mais aussi la voiture ou le camping car, le taxi, le 4x4, et même le vélo. Et, bien sûr, mes jambes, mes yeux, ma tête, et mon cœur.

Les populations arabes ou islamisées font souvent peur : elles sont, pour nous européens, qui avons désormais fait taire entre nous presque toutes nos querelles, l'Autre le plus proche géographiquement, et le plus étranger à la fois. Les fortes différences de religion, de mœurs, voire de morale, sont soulignées à l'envie. Le combattant algérien, le terroriste palestinien, l'émigré révolté ont laissé de mauvais souvenirs. Dans l'imaginaire français, ils sont toujours plus ou moins des ennemis possibles, ou des envahisseurs. Et depuis la décennie noire algérienne, les attentats de septembre 2001, les guerres d'Afghanistan et de Syrie, l'interminable conflit israélo-palestinien, les brefs printemps arabes, la situation s'est bien aggravée.

J'ai donc désiré rassembler dans ma mémoire subjective, puis sur le papier, quelques témoignages personnels de rencontres - furtives bien trop souvent, hélas ! - vécues, ou de choses vues et entendues, en diverses terres d'islam depuis plus de cinquante ans, accompagnés de brefs commentaires ou notes pour en préciser certains points. J'ai été naturellement acteur ou témoin de tous les faits, qui sont rapportés le plus fidèlement possible.

Puissent ces "Chroniques" servir modestement aux jeunes générations à essayer de porter un autre regard sur la tragique actualité des rapports entre l'Orient et l'Occident...

Israël - Jordanie - Liban

J'ai effectué en 1959 un pèlerinage en "Terre Sainte", lorsque j'étais étudiant en lettres à Paris, et membre actif du "Centre Richelieu", qui était alors la paroisse catholique de la Sorbonne. Le groupe de pèlerins était dirigé par le Père Jean-Marie Lustiger, futur cardinal-archevêque de Paris. Ce fut mon premier voyage en "Terre d'islam".

[En 1959, le jeune État d'Israël se trouve à l'intérieur des frontières de l'armistice de 1948, au moment de la proclamation de son indépendance. Les opérations de 1956 contre l'Égypte, avec l'appui des troupes anglaises et françaises à Suez n'ont rien changé sur le terrain. Mais après la guerre éclair de 1967 (dite des "Six Jours"), la partie est de la ville de Jérusalem, et toute la Cisjordanie sont devenues des "territoires occupés". Toutefois, certaines régions sont en partie administrées par une "Autorité palestinienne". De graves troubles s'y produisent depuis 1988 (1^{ère} Intifada) et 2000 (2^{ème} Intifada). L'Égypte et la Jordanie ont signé des accords de paix avec Israël. Mais le Liban, qui a connu entre 1975 et 1985 une longue et violente guerre civile entre chrétiens et musulmans, a subi plusieurs attaques israéliennes. Aucune paix n'est vraiment en vue avec la Syrie, et encore moins avec l'Iran.]

Nazareth - *An Nazra* - en Galilée israélienne, mais peuplée de minorités arabes, musulmanes ou chrétiennes. Les pèlerins français descendent en procession à travers la vieille ville. Sur les trottoirs, les hommes rectifient la position, debout, silencieux, cigarettes et radios éteintes. Étonnés de voir chaque année ces jeunes étrangers lointains, riches et forts, venir prier un Homme-Dieu qui a vécu dans leur village.

Jésus est né juif, de mère juive. Il a vécu ici, dans ces lieux, presque toute son existence. Chercher donc dans toutes ces foules côtoyées un visage qui évoquerait le sien, ou celui de Marie, sa mère. Mais la plupart des Israéliens qui habitent désormais cet État ont des allures très occidentalisées. Ils roulent en grosses voitures américaines, s'habillent comme nous, et les femmes parfois avec provocation. Ils nous ressemblent beaucoup trop, en réalité. Ou bien, les plus conservateurs, amplement barbus, tout vêtus de noir, et coiffés d'un énorme chapeau rond, nous font plutôt penser à de vieux notables du XIX^{ème} siècle.

Le visage de Jésus serait-il alors à chercher parmi les populations non juives, arabe, musulmane ou chrétienne, minoritaires en Israël ? Quel paradoxe ! Il ressemblerait donc plutôt à l'une de ces figures maigres, dramatiques, à la nuque rasée, au regard fiévreux, presque malade, que l'on croise dans les quartiers anciens ? L'un de ces artisans menuisiers qui fabriquent dans les rues du *souk*¹ des buffets en contreplaqué, ou posent des équerres sur de très vieilles chaises ? Cette saleté des rues, cette pauvreté qui ne se cache pas, ces ruines humaines assises à même la poussière, c'était donc vraiment l'univers quotidien, inchangé ou presque depuis deux mille ans, où prêchait notre Sauveur ? Et ces enfants en haillons qui nous saluent par des *salam* arabes ou des *shalom* hébreux (nous ne faisons pas encore bien la différence) de bienvenue, mais lorgnent peut-être surtout vers nos portefeuilles, seraient-ils les descendants de ceux qu'il laissait si volontiers venir à lui² ?

¹ *Quartier marchand d'une ville arabe.*

² *Luc 18,15-17.*

Des jeunes filles toutes rougissantes, élèves des écoles chrétiennes, vêtues à l'européenne, parlant un peu français, nous offrent à boire, avec des gestes et des sourires timides, à la Fontaine dite de la Vierge. Certaines sont belles, avec un regard doux, mais triste. L'une de leurs ancêtres, qui se prénomait Myriam, aurait été choisie entre toutes les femmes, et saluée par l'Ange ¹ ?

Plus difficile encore, peut-être, de croire désormais en une Incarnation divine au milieu de cette Tour de Babel ² qu'est la Palestine, au cœur de cette Cour des Miracles qu'est Nazareth...

¹ *Luc 1, 27(L'Annonciation).*

² *Genèse 11, 1-9.*

Rives nord du lac de Tibériade, en terre d'Israël, près des ruines de Capharnaüm. Le camp de toile des garçons pèlerins est installé pour deux nuits dans un petit bois d'eucalyptus. Il fait déjà très chaud en ce milieu de matinée. Des filets de pêcheurs séchent, suspendus aux branches. Quelques barques ont été traînées sur la plage de cailloux. Le souvenir de Jésus et de ses disciples est encore très présent en ces lieux naturels demeurés presque intacts.

Un jeune homme en tenue paramilitaire, une arme à la bretelle, s'approche pour lier conversation, à l'aide d'un anglais scolaire. Il est d'origine arabe, de confession musulmane, mais citoyen israélien. Nous lui faisons répéter pour être sûrs d'avoir bien compris sa situation, peu accoutumés encore à la complexité humaine de ce pays neuf et pas vraiment comme les autres. Nous sommes catholiques, venant de France. Salutations, sourires, échange de cigarettes.

Il est chargé de surveiller la station de pompage pour l'irrigation des cultures du *kibboutz*¹ voisin, car il y a eu parfois des incidents graves à la suite d'incursions de terroristes venus de Syrie, dont la frontière est toute proche. Les lignes de crête du plateau du Moab barrent en effet l'horizon. La situation politique est toujours tendue, et les dangers peuvent venir de partout, nous précise-t-il. Il est cependant confiant dans l'avenir. C'est surtout la cohabitation avec les juifs vivant en communauté, et qui sont ses employeurs, qui n'est pas facile pour lui, tant les modes de vie sont différents.

Un petit groupe de jeunes colons passe alors à pied devant nous sur la route. Garçons et filles bavardent gaiement, les chemisettes et les shorts laissant entrevoir des bras et des jambes bien bronzés. Ils vont se baigner à la plage voisine. Nous entendons bientôt leurs plongeurs et leurs cris joyeux. Nous voyons ensuite quelques ouvriers agricoles arabes courir les rejoindre. Mais les ouvrières restent sagement à travailler dans la bananeraie. Pour elles, la mixité du bain est inimaginable.

¹ *Ferme collective (hébreu moderne).*

Avant de regagner son poste, après cette courte discussion, notre interlocuteur nous répète à voix basse, avec étonnement, et sûrement envie : *girls and boys together, girls and boys together*¹...

La ville antique de Magdala, patrie de Marie-Madeleine, est à quelques kilomètres plus au sud. En ce temps-là, déjà, les disciples de Jésus s'étonnaient qu'il ait adressé la parole seul à seul à une femme inconnue auprès d'un puits². De nos jours, les *kibboutzim* socialistes n'ont plus ce tabou, mais les musulmans le respectent encore. Et notre campement de pèlerins chrétiens n'est pas mixte, non plus...

¹ *Filles et garçons ensemble.*

² *Jean 4,27 (La Samaritaine).*

Pour échapper un instant à la chaleur et au brouhaha de la Ville Sainte, nous sommes quelques-uns à venir nous recueillir dans la vaste et très ancienne Mosquée *Al Aqsa*¹ qui ferme à l'est l'esplanade du Temple de Jérusalem.

Nous déposons avec plaisir nos chaussures à l'entrée, avant de fouler, pieds nus, les précieux tapis, épais et frais, qui recouvrent le sol. Puis, assis à terre, adossés chacun à un énorme fût de colonne, nous nous laissons envahir par la demi obscurité, et le quasi silence, qui règnent en ce lieu. Les lourds lustres suspendus sont éteints. Une faible lumière descend des minuscules fenêtres percées en haut des murs. Aucune image n'accroche le regard. Quelques calligraphies indéchiffrables chantent la gloire du Dieu Unique et de son Prophète. De rares musulmans enturbannés chuchotent, mais semblent trouver naturel que des jeunes touristes chrétiens viennent chercher l'hospitalité dans leur maison de prière.

Le tumulte intérieur s'apaise peu à peu. Nos oreilles sont lasses des offices interminables des popes orthodoxes grecs, coptes, maronites ou arméniens, des moines franciscains, des officiants et des fidèles des rites les plus divers, qui se disputent la garde du Tombeau dans la Basilique du Saint Sépulcre, sous l'œil noir des soldats jordaniens en casques à pointe, bottés et armés, qui palabrent dans leur coin.

Nous ouvrons au hasard notre Bible de poche, mais l'esprit s'évade bientôt de la lecture. Ici, la prière est presque sans mot et surtout sans musique, sans l'or des chandeliers ni les parfums des encensoirs, ni les couleurs des tableaux et les formes des statues.

Le Dieu des mosquées est au-delà du sensible et de l'intelligible. Celui des synagogues et des églises est-il si différent ?

¹ *La Lointaine (par rapport à La Mecque).*

Jérusalem, Porte Mandelbaum, unique passage autorisé dans la ligne de démarcation de 1948 entre Israël la juive et la Jordanie arabe. Sur les passeports des pèlerins, la page portant le visa d'entrée avec l'étoile de David doit être impérativement arrachée avant de passer la frontière. Il faut aussi soigneusement dissimuler au fond des sacs à dos toute trace de passage chez l'ennemi millénaire, même la moindre pièce de monnaie souvenir. Ainsi, officiellement, l'État juif n'existe pas, et n'existera jamais, pense-t-on chez ses ennemis. Les derniers mètres se franchissent à pied, entre des barbelés. Un "no man's land", comme aux abords de tout Mur. Jérusalem ou Berlin ? Les autobus confortables sont abandonnés pour de vieux cars étouffants de chaleur, couverts de poussière de sable.

De l'autre côté, c'est vendredi, jour de fête. Les terrasses des maisons voisines sont pavoisées, mais les armes qui pointent des emplacements de tir sont bien visibles. L'officier jordanien chef de poste parade en tenue camouflée, la tête coiffée du *keffieh*¹ rouge et blanc des bédouins. Il est accompagné de son fils, âgé d'une dizaine d'années, vêtu exactement du même uniforme que son père, taillé à sa mesure. Il serre fièrement contre sa petite poitrine une mitraillette en plastique, et fait le salut militaire à l'anglaise aux étrangers qui passent.

Le libre accès aux Lieux Saints situés en terres d'islam n'est pas égal pour les fidèles des trois monothéismes : seuls les quelques chrétiens d'Europe, pèlerins ou touristes, ont pour l'instant ce privilège. Mais les juifs y sont refoulés.

Deux guerres récentes entre juifs et arabes ont déjà eu lieu : 1948 et 1956. Nous pressentons qu'il y en aura d'autres...

¹ *Large turban dont l'une des extrémités couvre en partie les épaules.*

Notre car arrive à Hébron. Nous savons que cette ville de Cisjordanie, au sud de la Judée - l'une des plus anciennes du monde, selon le livre de la Genèse ¹ et l'archéologie - accueille avec méfiance les visiteurs non musulmans. A l'écart du parc à voitures, des groupes d'adultes et d'enfants nous regardent descendre de loin, et nous diriger vers la mosquée qui abrite le Tombeau des Patriarches. Aucun marchand ambulante ne vient proposer sa marchandise. La chaleur est sèche, et l'atmosphère pesante.

Nous entrons par petits groupes dans les bâtiments : une église bâtie à l'origine par les Croisés, au centre d'une enceinte antique, et surmontée de crénelages arabes. L'Histoire y est un patchwork, comme partout ici.

Les chrétiens que nous sommes sont étroitement encadrés par des militaires, et des religieux tout aussi sourcilieux. Nous apercevons, dans une demi obscurité, et épiés par des regards méfiants, de grands cénotaphes protégés par de solides grilles, à l'intérieur de diverses chapelles. Il y a bien sûr celui d'Abraham, le plus massif, et ceux d'Isaac son fils, de Jacob, le fils de son fils, et de Joseph, l'arrière petit fils, mort en Égypte. Ils sont recouverts de soieries vertes brodées d'or. Il y a aussi, plus petits, ornés des mêmes tissus, mais de couleur cramoisie, les sépultures de leurs femmes, Sarah, Rébecca, et Léa.

Les Pères fondateurs des trois monothéismes reposent en ce lieu. Mais ce prestigieux caveau de famille est bien disputé. Depuis la défaite des Croisés, au début de XII^{ème} siècle, ce sont les musulmans qui en ont la garde exclusive. Ils n'ont jamais autorisé aucune exploration archéologique de la crypte, qui est sans doute la grotte achetée par Abraham lui-même pour y enterrer d'abord Sarah, sa défunte épouse. Depuis l'Armistice de 1948, aucun juif n'y a plus accès. Et les *roumis* ² n'y sont que tolérés, comme aujourd'hui.

¹ Genèse 23,1.

² Nom arabe des chrétiens (vient de "Romains").

En hébreu, Hébron signifie L'Ami. En effet, Yahvé, par la bouche du prophète Isaïe, parle d'Abraham comme de son *Ami*¹. Son nom arabe, *Al Khalil*, a la même signification. Mais l'amitié entre les hommes n'est guère pratiquée autour de la tombe de l'ancêtre *Ami de Dieu*, du moins par certains de ses innombrables descendants, désormais clans irréconciliables...

Bien que leur foi soit très antérieure à la révélation coranique, les juifs et les chrétiens ne sont pas considérés ici, dans cette nécropole commune, comme des héritiers légitimes des premiers Patriarches adoreurs du Dieu Unique. Une défiance, une inimitié, et presque une haine, s'expriment à notre rencontre comme entre frères et cousins de familles rivales en une vendetta qui paraît sans fin. Son origine s'enracine dans des histoires de droit d'aînesse entre frères, de jalousie entre femmes, de querelles d'héritage, de préséances entre tribus, datant de près de quatre mille ans, et dont l'Ancien Testament de la Bible se fait largement l'écho. Mais aussi, plus proches de nous, de révoltes, de défaites, de spoliations, d'exils, d'exterminations, dont les nations d'Europe portent souvent la responsabilité...

Nous remontons dans notre car. Les enfants arabes, qui se tenaient jusqu'ici à l'écart, s'approchent. Ils nous lancent quelques petites pierres qui rebondissent sur la carrosserie et les vitres. Le message semble clair : nous n'étions pas les bienvenus en ces lieux. La colère gronde encore. La guerre sainte peut reprendre vite, à la moindre provocation. Les terres d'islam vivront-elles un jour en paix ?

[En 1967 (guerre des "Six Jours"), Israël a occupé militairement ce territoire jordanien. Quelques colons juifs orthodoxes sont venus alors s'installer au centre de la ville d'Hébron. En 1994, l'un d'eux, devenu fou, a tué par balles dans le sanctuaire d'Hébron de nombreux musulmans, puis a été lynché par la foule. Depuis, un mur sépare l'intérieur du monument : d'un côté les juifs, de l'autre les musulmans.]

¹ Isaïe 41,8.

C'est notre dernière excursion dans cette région accablée d'Histoire, celle qui nous ramène à Beyrouth, après une visite rapide à Baalbek, au nord Liban. Les six hautes colonnes toujours dressées du Temple gréco-romain, et toutes les ruines autour, sont encore impressionnantes, au milieu de l'oasis, avec les montagnes qui barrent l'horizon.

Mais nous avons vu déjà tant de vieilles pierres, tant de paysages, tant de diversités humaines et religieuses, pendant ces trois semaines intensément vécues en Terres dites Saintes, que la fatigue désormais nous gagne. Dans le car, le soleil couchant illumine nos visages bronzés. La riche plaine de la Bekaa s'étend de part et d'autre de la route, avec ses arbres et ses cultures désordonnés. Nous traversons de gros villages poussiéreux, baignés par l'or du soir. Les populations qui s'agitent sur les trottoirs sont devenues comme irréelles, derrière les vitres sales.

Demain matin, nous embarquons sur le bateau qui nous reconduira en Europe. Une parenthèse inoubliable va se fermer. Chacun a déjà beaucoup médité sur ce qu'un tel pèlerinage lui apporte, et lui apportera sans doute plus tard, pour nourrir sa foi ou ses doutes. Mais peut-être est-il temps aussi de faire un peu le point sur ce que nous avons vu et entendu dans ces trois pays traversés - Israël, Jordanie, Liban - pour mieux comprendre les désordres présents du Moyen-Orient ?

Notre aumônier a refermé sa Bible, et interrompu ses commentaires archéologiques et ses rappels d'exégèse. Nous tentons avec lui de récapituler les deux mille ans d'histoire profane qui nous séparent de la naissance du christianisme.

D'abord les balbutiements des premières communautés, peu différenciées de la diaspora juive à l'intérieur de l'Empire romain.

Ensuite le triomphe de la nouvelle religion après les sanglantes persécutions des premiers siècles.

Puis, à la suite de la chute de Rome, et face à l'Église des Papes, le règne de Byzance grecque orthodoxe, qui unifia plus ou moins ces régions orientales.

Puis la fulgurante conquête arabe, qui profita de la division des chrétiens.

Puis les Croisades, qui furent une aventure sans lendemain, et sans doute inutile et néfaste. Mais le Liban en partie chrétien en est un peu l'héritier.

Puis l'occupation ottomane, pendant de longs siècles.

Puis les éphémères conquêtes de Bonaparte.

Puis les mandats coloniaux, anglais et français, après le démembrement de l'empire turc.

Et, enfin, cet incroyable retour aux origines qu'est la création de l'État d'Israël, en réparation de l'holocauste nazi. Greffe audacieuse, bien difficile à prendre, Etat toujours encerclé par l'hostilité de ses voisins.

Tous ces peuples ont été trop longtemps vaincus, occupés, humiliés. Nasser l'égyptien galvanise maintenant les foules avec le panarabisme, et malgré le modernisme ambiant, et même le marxisme, l'islam est et restera majoritaire dans ces pays. Il est religion, mais aussi culture, société, mode de vie...

Certains somnolent de fatigue. Plusieurs songent à l'avenir, et à la question directe, et troublante, posée par de jeunes élèves arabes chrétiens rencontrés il a quelques jours chez les Pères blancs de Nazareth :

- Accepterez-vous de partir en Algérie faire votre service militaire et combattre nos frères arabes qui luttent pour leur indépendance ?

La réponse n'est pas aisée...

Algérie

J'ai été "appelé sous les drapeaux", à 22 ans, en mars 1960, au 5^{ème} Régiment d'Infanterie à Blois (Loir et Cher). Je n'ai pas été admis à l'Ecole d'Officiers de Cherchell, car peu motivé pour les responsabilités militaires de la "pacification", mais je suis resté sur place comme sergent, au Bureau d'Instruction. Affecté en Algérie en août 1961, au 1^{er} Bataillon du même Régiment, qui tenait alors un vaste secteur à Beni Bahdel (sud de Tlemcen), j'y ai occupé successivement les fonctions de secrétaire du 3^{ème} Bureau (Opérations), puis de gérant du Foyer central, enfin, jusqu'à fin avril 1962, d'adjoint au chef de la section d'appui, sur half-tracks, après affectation de l'unité au maintien de l'ordre anti O.A.S. à Oran.

Les Lettres que j'ai écrites à mes parents pendant mon séjour algérien sont publiées sur le site :

http://germaincoupet.fr/Files/lettres_d_algerie.pdf

[La France a conquis l'Algérie à partir de 1830, et en a fait une colonie de peuplement. En novembre 1954, au début de la guerre d'indépendance, elle constituait juridiquement trois départements français, peuplés de dix millions de musulmans et d'un million d'européens. Le Général de Gaulle est revenu au pouvoir en mai 1958, espérant peut-être une victoire militaire, mais le cessez le feu n'a été signé que le 19 mars 1962. Les exactions des pieds noirs désespérés enrôlés dans l'O.A.S. (Organisation Armée Secrète) se sont poursuivies jusqu'à l'indépendance, le 1^{er} juillet 1962.]

Au petit matin dans le port d'Oran, après une journée et une nuit de navigation depuis Marseille, à bord d'un navire dont tous les passagers accoudés au bastingage sont uniformément vêtus. Sur les digues de la jetée, des lettres énormes proclament : ICI LA FRANCE...

Pourtant, pour les nouveaux débarqués, le danger semble venir de partout : cette terrasse, là-haut, pourrait abriter un tireur embusqué. Cette grosse femme voilée de noir ne porte-t-elle pas des explosifs sous ses jupes ? Cet homme au visage fermé à notre vue nourrit sans doute des intentions hostiles à notre égard...

Puis les appréhensions se calment. Le train pour Tlemcen qui nous est réservé ressemble beaucoup à ceux de la métropole. Mais des escortes en armes sont montées en tête et en queue, et scrutent attentivement les environs. La plaine est parfaitement cultivée, et de petites usines toutes neuves y sont implantées. Dans une gare, avant d'aborder les premiers contreforts, une draisine emplie de sable est placée devant la locomotive, qui ne serait ainsi pas détruite en cas de mines sur la voie.

Terminus. A la gare routière un convoi de camions vides nous attend. Le premier véhicule porte une tourelle avec mitrailleuse, le dernier est la dépanneuse. Les rues sont animées, mais aux principaux carrefours, un soldat monte la garde, l'arme au pied. Autour de nous, les vendeurs ambulants, trop insistants, sont éloignés par un officier d'active, avec des propos méprisants à la bouche, et la jambe esquissant des coups de pied. Ils filent doux, sans un mot.

Embarquement. Moteur. En route. Nous escaladons un premier col, celui d'*Hafir*. Les chauffeurs nous donnent le baptême de la vitesse et du vertige. La plupart des poteaux téléphoniques sont sciés à la base. Les fils traînent à terre, réparés presque chaque matin. Descente vers l'oued *Tafna*. Le pont coupé, sommairement reconstruit, est franchi à toute allure, malgré les creux et les bosses. Un ancien précise :

- Ici, on se fait parfois tirer dessus. Il y a eu des morts. On passe toujours très vite.

Arrivée au camp de *Béni Bahdel*, entouré de barbelés électrifiés. Les collines sont grises, parsemées de touffes vertes, le ciel d'un bleu profond, sans un nuage. Une *mechta*¹ très contrôlée domine nos installations. Deux hommes en djellabas sombres regardent, immobiles et silencieux, arriver les renforts. Mot d'accueil du colonel. Demain, nous connaissons nos affectations.

ICI LA FRANCE ?

Pour combien de temps encore ?

Faut-il continuer à sacrifier des vies humaines, françaises et algériennes, pour que ce défi tragique à l'histoire et à la géographie ne soit jamais effacé des quais du port d'Oran ?

¹ *Hameau, en arabe.*

Parfois, la nuit, surtout au début, le sommeil est long à venir. Allongé sur un vieux lit de camp pas très propre, une caisse de grenades vide fait office de table de nuit et de petite bibliothèque personnelle. L'arme chargée est à portée de mains. Les murs de béton ont été chauffés à blanc toute la journée par le soleil, et la chaleur persiste longtemps, même si la température baisse beaucoup à l'extérieur, en altitude.

Les voisins de chambre, déjà habitués, dorment paisiblement. Certains ont discuté, et joué aux cartes toute la soirée, fumé et bu, parfois à l'excès. D'autres ont écrit interminablement à leur famille, pour rassurer, et se rassurer. C'est leur façon de supporter la situation.

Le long des barbelés électrifiés, les chacals hurlent avec des cris presque humains, comme ceux de bébés affamés. Ils sont attirés par l'odeur de nos poubelles, qu'ils sentent à distance. S'ils creusent un passage, ils se font griller sur les fils, déclenchant une alerte, et des tirs, qui réveillent tout le monde. Plus sérieusement, les coups sourds de la canonnade lointaine, à la frontière marocaine distante d'une vingtaine de kilomètres, se font entendre pendant de longues minutes. Des combattants *fellaghas*¹ tentent un passage en nombre au barrage, se font repérer automatiquement, et l'artillerie ouvre le feu. À l'aube, les patrouilles vont au résultat. Il y a quelques semaines, ils ont réussi à entrer en nombre. Des accrochages sévères se sont produits. Certains des nôtres y ont laissé la vie...

Des chiens aboient, des ânes braient. Les chevaux de la *harka*² montée hennissent aussi bruyamment au loin. Ils ont fière allure, ces cavaliers arabes engagés dans nos rangs ! Mais ils nous font peur. Leurs armes leur sont retirées dès qu'ils ne sont pas à l'extérieur de leur campement. Et certains ne vont pas en permission dans leurs familles depuis des années, par crainte des représailles.

¹ Voir définition page 35, § 2.

² Section particulière de l'armée française constituée de supplétifs algériens, appelés *harkis*.

Pendant ces heures d'insomnie, comment ne pas penser aussi aux camarades des commandos, qui montent nuitamment des embuscades ? Ils utilisent les mêmes méthodes que nos adversaires : obscurité et surprise. Ils attendent toute la nuit, sans bouger et sans parler, le passage possible de petits groupes armés, ou de simples ravitailleurs. La région étant sous couvre-feu du coucher au lever du soleil, ils tirent sur tout ce qui bouge sur la piste. Tuer ainsi un gamin du village proche âgé de douze ans qui porte des galettes dans un couffin à deux heures du matin est un acte de guerre, qui fait l'objet le lendemain d'un communiqué à la Division.

Et il y a aussi les activités nocturnes des agents du 2^{ème} Bureau, chargés du renseignement. Celles-là, heureusement, ne sont qu'à peine entendues depuis notre casernement. Mais, le soir, comment ne pas s'imaginer ce qui s'y passe parfois ?

Un bruit de moteur de *jeep*¹ ronronne en direction du poste de garde. C'est une ronde de routine, ou la relève des sentinelles. Un peu d'air frais entre par les fenêtres entrouvertes. Enfin quelques heures d'oubli arrivent.

Dès avant l'aurore, le coq élevé par les cuisiniers chante. Son cri évoque secrètement des réminiscences de trahison² ... Puis le clairon sonne :

- *Combien au jus, ce matin ?*³

¹ *Petit véhicule militaire 4 x 4 d'origine américaine.*

² *Matthieu 27, 75 (reniement de Jésus par l'apôtre Pierre).*

³ *Question rituelle entre appelés au petit déjeuner : combien de jours te restent avant la quille ?*

Le poste de commandement du bataillon est installé depuis le début du jour au sommet d'un repli de terrain, d'où une grande partie des *djebels*¹ ratissés par l'opération en cours est visible. Les hommes de deux compagnies, suivis à la jumelle binoculaire fixe, *crapahutent*² lentement. Le renseignement est sûr, il y a une grotte active dans ce secteur.

Soudain, quelques coups de feu retentissent. Aussitôt la voix d'un capitaine grésille à la radio :

- C'est une méprise entre sections, mon Commandant. Pas de blessés, rien de grave.

Nous sommes tous devenus nerveux. Le commandant fait diffuser un ordre de grande prudence à tous les officiers. Nouveaux crépitements d'armes automatiques, au loin. Inquiétant silence radio. Puis une voix blanche annonce dans le haut-parleur :

- La cache a été repérée, un rebelle qui fuyait a été abattu ; la sortie est cernée, des cris de femmes venant de l'intérieur sont entendus.

L'action se passe en dehors de notre vue, le long d'un versant opposé. Une croix rouge est dessinée sur la carte d'État-major à l'endroit indiqué. Longues minutes d'attente. Le début du communiqué au P.C. du régiment est rédigé.

Puis une fumée noire s'élève derrière un mamelon. Nouvelle tension, nouvelle attente. Enfin, la voix d'un autre capitaine, ferme et joyeuse :

- Trois salauds se sont rendus, la femme en plus. On les avait enfumés comme des harengs. Ils sont aux mains de l'interprète du 2^{ème} Bureau. Armes, munitions, nourriture saisies. Quelques documents en arabe, aussi.

¹ Montagne en arabe.

² Marcher dans un terrain accidenté (argot militaire).

Félicitations du commandant. Des citations ¹ sont promises pour les plus braves. Le compte-rendu complet au colonel est envoyé en morse depuis la jeep en contrebas.

Vers 14 heures, nous cassons la croûte de bon appétit. Une forte détonation est entendue : nous savions que le repère devait être détruit à l'explosif, selon les instructions données.

Rien d'autre à signaler jusqu'au soir, lorsque l'ordre de décrochage est donné. Les camions s'avancent au plus près des sections pour récupérer les hommes fourbus. Un feu de broussailles allumé par l'explosion se poursuit, repérable à son panache dans le ciel qui s'assombrit. Le camp est levé.

Les prisonniers sont convoyés discrètement dans un Dodge ² bâché, avec le cadavre, pour interrogatoire et identification. Nous ne verrons pas leurs visages. Ils parleront sûrement. Mais comment ?

D'autres trous de rats seront peut-être nettoyés dans les jours prochains.

Demain, il y aura une ligne rassurante dans les quotidiens oranais.

C'est l'ordinaire de la pacification.

¹ Récompense avec médaille de bravoure militaire.

² Véhicule 6 x 6 de marque américaine.

Dimanche matin au poste de garde à l'entrée du camp. Un petit groupe à pied de civils arrive exceptionnellement au loin sur la route d'accès. A la jumelle, deux femmes et un jeune garçon sont dénombrés. A leur approche, la sentinelle crie un ordre d'arrêt, et les tient en joue avec son arme. Ils posent leurs paquets à terre, et s'avancent, les mains levées. Contrôle discret des femmes, approfondi de l'adolescent. Il est le seul à parler un peu français, car il est élève au Centre d'apprentissage du secteur. Ils apportent de la nourriture et des vêtements à quelqu'un de leur famille interné depuis plusieurs jours dans nos locaux.

Coup de fil à l'officier de permanence :

- Fouillez bien les sacs, un planton du 2^{ème} bureau viendra les chercher plus tard, et renvoyez-les chez eux à coups de pieds au c...

Pour l'instant, restés debout à l'extérieur, ils tremblent légèrement. Le contenu des couffins est renversé sur le sol : quelques galettes, des figes sèches, deux cuisses de poulet enveloppées dans des chiffons, et une pile de linge bien plié. Rien de suspect. Ils repartent d'eux-mêmes, sans un mot, de leur pas lent et résigné, vers une mechta à plusieurs heures de marche.

Le nom du prisonnier n'a pas été noté. C'est l'une des voix anonymes que nous entendons gémir le soir derrière les murs des locaux cellulaires, gardés au secret, et parfois malmenés pendant les interrogatoires. Les provisions apportées seront sûrement données comme d'habitude au chien du lieutenant de renseignements, qui adore la volaille.

Au bord de la piste, l'homme qui rentre des champs, un outil de bois sur l'épaule, se retourne et fait le salut militaire, avec sa main libre, au sous-officier assis dans la jeep qui le double. Personne ne lui répond.

Le capitaine nous dira tout à l'heure, d'après notre description, que c'est un ancien combattant de 14-18, médaillé, pensionné, qui craint autant l'armée française qui occupe présentement son village que le F.L.N. ¹ dont les collecteurs viennent le rançonner la nuit. Mais il ne trahira jamais ni l'une, ni l'autre. Il donne des gages aux deux. Il s'est contenté aujourd'hui, au vu et au su de tous, de remuer la terre autour de ses fèves, le long de l'oued à sec.

Nous entrons dans le village de *Souk el Khemis* ² où est installée notre 4^{ème} compagnie. Nous dépassons les premières habitations. Une fille, enveloppée toute entière dans un voile bleu qui laisse encore deviner la grâce de la jeunesse, suit le sentier d'un pas nonchalant, portant fièrement sur la tête un lourd bidon en ferraille qu'elle vient de remplir à un puits proche. Elle n'a pas sourcillé au bruit de notre véhicule, ni quand les regards des mâles infidèles se sont posés avec insistance sur elle. Elle a poursuivi son chemin, traînant sans hâte ses pieds nus dans la poussière, puis a disparu derrière une porte, dans la première ruelle.

Voici le Poste, devant lequel nous stationnons. Il est logé dans une grande et belle maison en pierre construite autour d'un vaste patio planté d'orangers. Le capitaine nous fait les honneurs des lieux, et nous offre une anisette, que nous savourons en profitant de la fraîcheur qui arrive. Nous échangeons quelques nouvelles du *bled* ³ et de la métropole.

Les feux allumés dans les gourbis ⁴ du village pour la cuisson du soir répandent jusqu'à nous l'odeur sucrée des feuilles et des branches sèches de figuier qui brûlent. Tout est calme, ici, confirme le chef de poste.

¹ *Front de Libération Nationale.*

² *Littéralement : Marché du Jeudi.*

³ *Pays, en arabe. Village perdu sans intérêt (péjoratif).*

⁴ *Maison traditionnelle arabe en terre sèche.*

Il nous faut rentrer rapidement, avant la nuit. Quand donc se terminera enfin cette guerre déjà perdue, malgré les apparences, ici, ce soir ?

[Quelques jours plus tard, ce capitaine est muté précipitamment en Allemagne pour raisons disciplinaires : pris de boisson, il a enlevé et violé un soir une fille du village. Sa famille, bravant le couvre-feu, réclame sa libération immédiate. Il tire lui-même au pistolet en direction de la lumière allumée dans la maison voisine où elle habitait. Cette affaire ne s'était pas ébruitée avant la sanction, car le Commandement a été discret, mais ferme.]

Comme presque chaque mois, l'aumônier militaire catholique est venu ce dimanche célébrer la messe au Q.G. de notre régiment. Nous admirons son courage tranquille, circulant seul depuis Oran, en tenue militaire où une petite croix à l'épaulette remplace les barrettes d'officier, au volant d'une 2 CV Citroën à plaque civile, sur des routes où nous ne circulons qu'en convoi armé. Après l'office, dans un baraquement sommairement aménagé en chapelle, où la plupart des hauts gradés ont assisté et communiqué au premier rang, il a accepté, ce jour-là, au dernier moment, notre invitation à déjeuner au mess des sous-officiers, plutôt qu'en compagnie des militaires de carrière, comme il le faisait habituellement.

Nous sommes quatre ou cinq avec lui, tous appelés, et chrétiens actifs - certains sont même de jeunes séminaristes - autour d'une table à partager le même repas. La conversation porte naturellement sur la situation militaire et politique, et sur ce que nous vivons quotidiennement dans nos unités, et qui interroge notre foi...

L'un d'entre nous, sans que nous l'ayons décidé ensemble auparavant, évoque, avec des mots précis, ce que nous savons des conditions d'interrogatoire des suspects dans les locaux de notre 2^{ème} Bureau. D'autres témoignent de l'état d'esprit de certains cadres, ouvertement partisans de la torture, comme d'un "moindre mal" pour obtenir des renseignements qui épargneront sans doute des vies.

Le débat est ancien, et plusieurs intellectuels, catholiques ou non, dans les journaux de gauche, depuis le début des "événements", s'en sont fait courageusement l'écho. Certes, autour de notre table, personne n'est directement impliqué dans ces sévices, mais nous nous indignons du silence de l'Eglise officielle face à cette banalisation de méthodes moralement inacceptables...¹

¹ *En réalité, l'archevêque d'Alger, Mgr Duval, et ensuite l'Eglise de France avaient pris des positions très claires contre la torture, dès 1955, mais elles n'étaient guère diffusées, et encore moins observées, dans les milieux militaires, même catholiques.*

L'aumônier écoute nos propos avec gravité, mais semble ne pas prendre au sérieux les faits réels, et les témoignages concordants que nous lui apportons. Nous le sentons de plus en plus gêné. Considérerait-il ce sujet comme étranger à son rôle de simple pasteur venant apporter ici le réconfort de la liturgie et des sacrements ? Que sait-il, lui, qui fréquente les états-majors, et qui entend peut-être, en privé ou en confession, les doutes du haut commandement ? Pressé de questions, mais homme peu expansif, il demeure d'une grande prudence d'expression. Nous ne connaissons donc ni le fond de sa pensée, ni ne recevrons d'éclairage doctrinal sur ce sujet si douloureux à nos consciences...

Enfin, pour mettre fin à nos questionnements, et répondre à nos attentes, il nous fait une promesse. Lorsqu'il rencontrera prochainement le Général Cantarel, commandant le Corps d'Armée d'Oran dont nous dépendons, il lui fera part de ce que nous lui avons confié, et sollicitera son avis. Nous le remercions de cette initiative, et prenons rendez-vous pour sa prochaine visite.

Le mois suivant, nous lui rappelons discrètement son engagement, et l'interrogeons sur ce que le Général lui a répondu. Il nous dit d'abord ses regrets de ne pouvoir à nouveau partager notre repas, mais cette fois-ci, le colonel lui-même l'a invité à sa table. Pour couper court aussi à toute nouvelle discussion, il nous lâche soudain, veillant à ne pas être entendu au delà de notre petit groupe, la phrase suivante :

- J'ai parlé en effet au Général Cantarel. Il m'a juré, sur son honneur de soldat, que la torture n'était pas pratiquée dans son Corps d'Armée. Certes, il avait eu connaissance de quelques cas isolés, qu'il avait alors immédiatement sanctionnés. Concernant notre unité, il n'avait aucune information particulière, et faisait entièrement confiance à ses chefs. Nous n'avions donc aucune raison de nous alarmer, malgré ce que nous croyions savoir...

Telle était alors la version officielle...

Dans la pièce qui sert à la fois de chambre et de bureau à l'O.R. (Officier chargé du Renseignement) au niveau de notre bataillon. Il est donc aussi le responsable des basses œuvres des interrogatoires.

Au milieu de l'espace, une grande table, couverte de quelques dossiers entrouverts, de papiers répandus, de canettes de bière vides, et de cendriers qui débordent. Trois chaises branlantes, deux cantines ouvertes dans un endroit sombre sur un grand désordre d'affaires personnelles. Des effets militaires pendus à des cintres, accrochés à des clous, ou épars. Un banal téléphone noir, et une radio portative posés côte à côte. Quelques armes individuelles rangées dans le râtelier réglementaire. Des livres de poche écornés traînent au sol. Un calendrier orné d'une pin-up hollywoodienne, et aux mois et aux jours soigneusement barrés, est épinglé derrière la porte. Dans un coin, un lit fait au carré. Sur un tabouret, qui sert de table de nuit, une lampe de poche kaki, un réveille-matin, et un petit cadre avec les photos souriantes d'une femme et de deux jeunes enfants.

Punaisé au mur, un vaste montage de cartes d'état-major avec des annotations colorées. Il est facile d'y reconnaître les détails des routes et des pistes, des villages et des douars, et les implantations de nos troupes dans le secteur sous notre commandement, et d'autres signes, avec des dates : les lieux des accrochages anciens et récents.

A côté, un grand panneau de contreplaqué à deux volets repliés attire le regard. Avant d'en ouvrir les battants, le lieutenant rappelle que toutes les informations qui y figurent sont très sensibles. Il fait promettre à son interlocuteur de demeurer très discret sur ce qu'il verra ici. Alors se déploie un vaste ensemble de lignes verticales et horizontales, de noms encadrés, écrits en français ou en arabe, accompagnés de quelques photos de visages. C'est l'organigramme supposé de la *katiba*¹ rebelle qui tient la région dont notre unité a la responsabilité militaire.

L'officier devient prolix : c'est son tableau de chasse qu'il présente fièrement. Il a la forme d'une large pyramide dont le sommet de la hiérarchie est occupé par une simple silhouette, celle

¹ Compagnie.

du chef rebelle de la centaine de combattants (qui en mobilise 600 de notre côté pour le combattre). Son nom exact est incertain, et ses traits inconnus. Mais sa réputation est terrible : féroce, sanguinaire, aussi bien avec ses propres hommes qu'avec les populations rançonnées. Heureusement, il n'a pas fait de prisonniers parmi nous... Stratège prudent, il exerce paraît-il son commandement depuis plus d'un an, sans jamais avoir été identifié, ni localisé, bien sûr :

- *Insaisissable, le gus* ¹ !... Ah, s'il pouvait tomber entre nos mains, mort ou vif, on aurait le calme pendant quelque temps... Pour l'instant, il est contraint de vivre dans un trou, mais de là, il contrôle tout ! soupire le gradé. Faut-il entendre de l'admiration dans ses propos ? Peut-être...

Plus bas dans les niveaux de commandement, il y a des ramifications complexes, avec de nombreux points d'interrogation. Difficile actuellement de se repérer parmi tous ces sans noms, sans grades, sans visages... Mais ce qui attire le plus le regard, ce sont précisément les quelques photos collées qui ont permis d'en identifier quelques-uns avec certitude. Des faces de prisonniers effrayés, humiliés devant l'objectif du *Polaroid* ², juste après leur capture. Plusieurs sont tuméfiés au sortir des combats, des coups, ou de la torture. Des images de cadavres couchés, aussi, les yeux clos, ou grands ouverts sur le vide...

Le lieutenant referme les panneaux sur les lourds secrets du 2^{ème} Bureau, à l'image d'un puzzle macabre qui restera inachevé.

Malgré la confiance qu'il vient de me manifester, je n'ai pas osé lui demander d'aller visiter les cellules de prisonniers - vides, en ce moment, d'après ce que je sais.

* * *

Tout un peuple sacrifié. Il s'agit certes de quelques-uns de nos ennemis, vaincus ou non, et des plus dangereux. Mais qui

¹ *Type (argot militaire).*

² *Marque d'un appareil photo américain à développement instantané.*

seront bientôt des martyrs ou des héros dans leur nouveau pays indépendant...

Nous apprendrons dans quelques mois le sens du mot *moudjahidin*, c'est à dire *combattants*, comme ils s'appelleront désormais eux-mêmes. Donc bientôt *anciens combattants*, après le cessez le feu, lorsqu'il sera signé, un jour ou l'autre. Et non plus *fellaghas*, comme nous les désignions jusqu'ici avec mépris, ce qui signifiait *coupeurs de route*, *bandits de grand chemin*. Ou, en argot militaire *fellouzes*, et en abrégé *fells*.

Anciens combattants, nous aussi, bientôt ? Quelques-uns y ont laissé la vie, ou reçu des blessures du corps et de l'âme.

Nous allons être bientôt libérés, vivants, certes, pour la grande majorité, mais sans gloire. Presque honteux. Il nous faudra attendre des dizaines d'années pour que ce titre nous soit enfin reconnu.

Semaine de repos et d'entraînement dans la grande banlieue d'Oran, entre deux séjours de maintien de l'ordre en ville. Nos engins semi-chenillés parcourent librement les collines et les vallons pour simuler des reconnaissances et des assauts. Nous sommes un peu ivres de la puissance de nos véhicules, qui escaladent n'importe quelle pente, en courbant sous eux sans peine buissons et gros arbustes. Notre nom de code pour les transmissions est *Attila*. Nous le méritons bien, pensons-nous : *là où il est passé, l'herbe ne repousse pas*, dit en effet la légende du chef barbare, qui dévasta une partie du monde.

Au creux d'un oued asséché nous venons de découvrir un corps déjà décomposé, criblé de balles, dont nous avons fait signaler la présence par radio à la gendarmerie locale. Nous précisons qu'il s'agit d'un individu de type F.S.N.A. ¹

- *Règlement de compte entre eux*

commente notre interlocuteur, qui prend note, blasé. Peut-être aussi un crime de l'O.A.S. qui restera impuni, comme nous en voyons beaucoup dans les rues d'Oran, pensons-nous. Ils viendront voir plus tard.

Le chef de section avise ensuite un petit bâtiment blanc cubique surmonté d'un dôme situé au sommet d'un mamelon. Exercice : objectif à prendre de revers. Exécution.

Les moteurs rugissent, le sol défile à grande vitesse...

Tout près du but, nous apercevons soudain trois vieilles femmes qui fuient affolées à notre approche, toutes voiles au vent. Elles nous ont vus de loin depuis longtemps, mais se sont tenues cachées derrière les murs. Immense éclat de rire dans les équipages !

- *Objectif atteint, suspects échappés*

rend compte le radio de bord en se tenant les côtes.

¹ Français de Souche Nord Africaine, selon la terminologie militaire officielle.

La section se regroupe et fait une pause. Les moteurs sont coupés, et le silence soudain nous accueille. Nous dominons un paysage de collines sèches plus ou moins verdoyantes d'oliviers. Quelques piquets décorés de bouts d'étoffes multicolores en guirlande entourent le marabout. Ses murs blanchis à la chaux sont aveuglants en plein soleil.

Les fuyardes ont laissé des épluchures de légumes devant la porte close, mais elles sont sans doute déjà loin, tapies sous un bosquet, ayant dévalé la pente à perdre haleine. Nous sommes survenus brutalement troubler leur dévotion - ou leurs bavardages, loin des hommes - à l'ombre du tombeau d'un vieux saint local enterré depuis des générations à cet endroit, et que la tradition vénère particulièrement. En islam, c'est paraît-il le lieu de recueillement préféré des femmes.

Nous ne tenterons pas d'y entrer :

- *Chacun sa religion !*

lâche l'adjudant-chef, pourtant vieux baroudeur alcoolique, mais sans doute superstitieux...

Le petit convoi de deux véhicules est parti avant le jour, pour une longue liaison vers la base arrière du régiment. Dans le G.M.C.¹, les hommes somnolent encore, le fusil entre les jambes, ballottés par les cahots de la route. L'aube pointe à peine, éclairant le paysage d'une lueur blafarde. Une *mechta* est en contrebas. Le chauffeur de la jeep de tête pointant le doigt, s'écrie soudain avec l'accent d'un titi parisien baragouinant par dérision quelques mots d'arabe dialectal :

- *Chouf, fiça, mousmés !*²

Six yeux se tournent aussitôt, et découvrent autour d'une fontaine, en demi jour, mais bien visibles, quelques femmes, vêtements retroussés jusqu'aux aisselles, qui se lavent à grande eau le bas du corps, totalement dénudé. Le pied s'est levé de l'accélérateur, les respirations s'arrêtent. La surprise dure encore un court instant, puis, nous ayant aperçus, elles se recouvrent en hâte, et fuient en courant, leurs seaux à la main, vers les maisons...

Mœurs archaïques, qui troublent les jeunes mâles témoins furtifs de la scène : dans ce pays sans eau courante, ces femmes sont simplement les premières levées pour profiter de la pénombre et de l'absence des hommes pour faire entre elles leur toilette intime.

Nous reprenons l'allure normale. Ceux du camion derrière n'ont rien vu. Tant pis pour eux. Par radio, nous leur racontons la scène avec force détails. Ils seront désormais sûrement plus attentifs au paysage, pas seulement par prudence militaire...

Cette - trop - brève apparition déclenche quelques propos grivois, sur les attraits supposés des filles arabes des *douars*³, quasiment invisibles sous leurs voiles. Certains évoquent leurs préférences personnelles, quant aux mensurations, couleurs des cheveux, des yeux.

¹ *Camion militaire d'origine américaine (General Motors Corporation).*

² *Regardez vite, des filles !*

³ *Village arabe (à l'origine, campement de tentes).*

Puis chacun se referme dans son silence, les énergies vitales désormais en éveil, en songeant à d'autres chairs promises, dans un pays plus confortable, à la fin tant attendue de ces *Mille et Une Nuits*¹ de cauchemar.

Car la beauté et le charme de Schéhérazade appartiennent à une Arabie heureuse qui n'est pas celle que nous côtoyons ici...

¹ Célèbre conte arabe, dont Shéhérazade est la belle et courageuse héroïne.

Lourmel, petite ville de l'oranaï où nous sommes provisoirement en garnison. Le marchand de merguez, tout enturbanné, la djellaba rigide de graisse, abandonne sa carriole garée devant la mosquée pour gravir en boitant cinq fois le jour le court minaret qui domine le quartier arabe. Il disparaît quelques instants, puis, parvenu au sommet, d'une voix puissante, les mains en cornet, entonne l'appel à la prière, répété aux quatre coins du ciel. Personne ne s'arrête dans la rue à son injonction. Dans des maisons, peut-être, certains déroulent un tapis, et se prosternent en cadence :

- Allah ou akbar ! Allah ou akbar ! Allah ou akbar !¹

Pendant ce temps, certains chapardent un peu de nourriture sur son étal, sans excès, mais sans pitié. Lorsqu'il redescend, pas du tout dupe, il nous sourit presque avec indulgence, regarnit le grill, puis souffle sur les braises, en s'aidant d'un vieux carton.

Ces jeunes francaoui ont toujours faim ! L'armée des roumis prélève sa dîme, et se moque de la foi du Prophète... Quand repartira-elle définitivement ? Inch' Allah ! pense-t-il sûrement.

De temps en temps, nous lui payons tout de même sa marchandise, dégoulinante d'huile et brûlante de piment, et, en plus, nous recevons un merci obséquieux. Petits larcins sans conséquence ? Mais ferions-nous la même chose impunément dans notre propre pays ?

Nos parents ont aussi connu, lorsque nous sommes nés, l'occupation militaire étrangère, et la loi inepte du plus fort imposée aux vaincus. Ici, ils courbent encore l'échine, même en souriant, mais dans les *djebels*, ils ont leurs résistants.

Nous n'avons pas le plus beau rôle.

¹ *Dieu est le plus grand !*

19 mars 1962. Depuis quelques jours, des bruits circulaient. Les transistors dans les campements du bataillon étaient allumés en permanence, attendant la nouvelle qui nous concernait tous. Cette fois, c'est officiel : la France et le F.L.N. ont signé hier soir à Evian un accord de cessez le feu applicable dès aujourd'hui à midi. Autour des canettes de bière les conversations sont animées : nous n'avons plus désormais à craindre d'attaques sournoises des *fells*, mais l'O.A.S. va sans doute redoubler de violences, en particulier à Oran où nous séjournons une semaine sur deux. Et surtout, la même question est sur les lèvres : à quand le retour en métropole, et quand la *quille* ? Mais nous n'avons guère l'impression de vivre un événement historique : ni le honteux armistice de juin 1940, ni la réjouissante victoire de mai 1945 qu'ont connus nos pères. Seulement la fin attendue d'une longue parenthèse coloniale...

En raison de troubles possibles, aussi bien du côté des algériens que des européens, les troupes sont consignées dans leurs cantonnements. Curieusement - sans doute pour nous occuper - il nous est demandé de répéter des exercices pour une prochaine prise d'armes. L'armée française va-t-elle défiler quelque part pour célébrer une défaite, ou pour honorer ses morts ? Les ordres résonnent bientôt au pied du mât aux couleurs. "*Repos !*", "*Garde à vous !*", "*A mon commandement... Présentez... armes !*", et les appelés obéissent bon gré mal gré. Toutefois, la cérémonie n'aura jamais lieu...

Le soir de ce même jour, dès la nuit tombée, nous entendons au lointain des youyous de femmes en provenance du village arabe. Le couvre feu est toujours en vigueur, et cette manifestation, que nous comprenons assez bien, risque de dégénérer, et la France a toujours la responsabilité du maintien de l'ordre. Quelques minutes plus tard, à la demande de la gendarmerie locale, qui précise que des groupes de jeunes armés de divers objets tranchants seraient en marche vers le quartier européen de notre petite ville, nous embarquons dans nos engins pour quadriller la médina. A notre arrivée, il n'y a plus personne à l'extérieur, et toutes les lumières sont éteintes.

Nos moteurs vrombissent et nos chenilles cliquètent bruyamment dans les ruelles sombres et silencieuses, où les véhicules passent à peine en largeur, et laissent des balafres dans

les hauts murs de pisé des maisons et des jardins. Au milieu de nos vapeurs d'essence, nous humons par moment le doux parfum des jasmins en fleurs que la nuit exhale. Pas très fiers de notre équipée, nous rentrons au cantonnement vers minuit, sans avoir aperçu une seule silhouette, ni qu'aucun incident n'ait été signalé : l'encadrement du F.L.N. a sans doute été plus efficace que notre patrouille d'intimidation. Nos anciens adversaires ont en effet tout à gagner en respectabilité internationale à partir de ce jour.

Le lendemain, la journée ayant été calme sur tout le territoire, notre unité a quartier libre, et les rares bars ouverts sont bondés de clients en kaki venus commémorer l'événement. Ce soir-là, l'accorte serveuse au corsage généreusement entrouvert lorsqu'elle se penche derrière le comptoir, s'affaire à remplir plusieurs fois les verres d'anisette bien tassés, et, jusqu'à ras bord, d'innombrables bocks à la pression, tandis que des montagnes de pop corn salés activent la soif. Chacun tient à offrir sa tournée générale, et nul ne songe plus à aller dîner au mess. Tard dans la nuit, grâce au chien placide qui nous accompagne, nous retrouvons enfin nos tentes dans l'obscurité, non sans avoir fait de nombreuses haltes pour soulager nos vessies. Affalés tout habillés sur nos lits de camp, nous estimons que nous avons bien fêté "ça"...

Un référendum est prévu en métropole le 8 avril pour approuver ces "Accords d'Evian", et les appelés peuvent aussi y participer. Mais en raison de la désorganisation de l'administration préfectorale à Oran, où les fonctionnaires pieds noirs ne viennent plus travailler, notre unité, privée des documents officiels, ne peut pas voter. Il est possible aussi que certains officiers d'administration n'aient pas fait de zèle dans cette affaire. Certains d'entre nous, dont je suis, se sentent frustrés de ne pouvoir joindre notre voix de jeunes électeurs aux 90 % de Français qui ont approuvé ce texte, et dont la légitimité ne peut donc plus désormais faire de doute.

Quant aux Algériens, ils voteront, eux, le 1^{er} juillet, au premier jour de leur indépendance. Encore trois mois à attendre...

Un coup proche de départ de mortier, puis son impact sourd au sol. Des cris d'horreur jaillissent du quartier musulman voisin de notre cantonnement du Lycée Ardaillon d'Oran. Deux de nos véhicules sortent aussitôt en mission, et sont pris à partie par un groupe de gamins qui leur courent après. Ils hurlent qu'il y a des morts et des blessés, et que nous devons faire quelque chose pour venger les victimes. Nous sommes contraints de nous arrêter. De ce fait, nous bloquons heureusement l'une des rues vers la ville européenne. L'un des manifestants, plus grand et plus excité, monte sur le marchepied, et désigne la mitrailleuse lourde du bord, avec sa bande de cartouches engagée :

- Tirez-leur dans le tas avec ça, défendez-nous contre ces gros porcs de pieds-noirs... Qu'ils meurent, ou qu'ils partent tous ! L'armée française doit nous protéger contre ces lâches de l'O.A.S. qui tirent d'une camionnette et vont se cacher ensuite. Le cessez-le feu est signé, nous attendons la paix, maintenant. Et vous, vous allez bientôt rentrer chez vous...

Où est désormais notre devoir, en effet ? Quelle est notre mission ? L'autre soir, nous avons menacé de nos armes, pour les faire taire, des femmes et des enfants qui scandaient AL-GÉ-RIE FRAN-ÇAISE ¹ en frappant sur des casseroles, lors d'un bouclage pour fouiller leur quartier. Nos compatriotes d'ici ne peuvent se résigner à l'inévitable départ sans retour qui les attend. Alors, *que cette terre ingrate brûle et que le sang arabe coule !* crient les plus désespérés, et exécutent les plus fanatiques d'entre eux. Hélas, certains ont semé la colère, et nous récoltons tous la tempête !

Les ambulances arrivent en hurlant. Nous distribuons quelques cigarettes, et tentons de calmer les plus révoltés avec des paroles de patience et d'espoir. Notre présence désormais pacifique rassure un peu. L'ancienne guerre est presque oubliée. Mais le sang appelle encore le sang.

¹ Slogan pied-noir scandé avec 3 syllabes longues et 2 brèves.

Nous entrons en milieu de matinée avec nos bruyants engins de mort par le grand portail du Lycée Lamoricière d'Oran, et stationnons, faute de place ailleurs, devant le bâtiment principal. Nous allons y caserner une semaine. Cette profanation symbolique fait à peine sourire ceux qui, il y a quelques années, avaient été, ailleurs, des élèves studieux. Caserne ou lycée, le mélange des genres laisse perplexe.

L'établissement est vide en raison des vacances pascales. Quelques-uns de ses élèves, parmi les plus âgés, font peut-être, pistolet à la main, le coup de feu contre nous dans les rues de la ville. Les différentes cours intérieures sont présentement envahies de centaines de jeunes hommes en treillis qui inspectent les lieux, et de matériels divers qui n'ont rien de pédagogiques. Vu la situation, les classes vaqueront sans doute jusqu'à l'été, et les examens n'auront pas lieu.

Les sous-officiers sont libres de choisir leur cantonnement parmi les petites salles de classe disponibles. Après une courte visite du 1^{er} étage, nous retenons la salle de grec (peut-être est-ce celle de dessin, la mémoire est incertaine) dont les bustes en plâtre des personnages les plus célèbres nous accueillent silencieusement. Nous y déposons nos lits de camps, nos équipements et nos armes individuelles. Après avoir poussé les tables et les chaises pour nous installer, mes deux voisins de chambrée sont partis à la recherche d'une hypothétique bière fraîche, me laissant seul. Soldat d'une troupe en campagne qui bivouaque dans un lieu dédié habituellement à la culture, j'y éprouve un certain malaise...

Je m'assois quelques instants au bureau du professeur, et feuillette distraitemment ses livres et ses cahiers. Je n'ai pas étudié cette langue, mais son alphabet se laisse déchiffrer, et je peux ànonner certains mots connus, très souvent à l'origine des nôtres. Dans un vieux manuel jauni de textes choisis, je parcours quelques paragraphes d'introduction en français. Le docte auteur rappelle que sans les traductions faites en arabe au Moyen-âge - discret hommage aux brillants ancêtres de ceux qui nous ont combattu ici - beaucoup de chefs d'œuvre de la littérature hellénique auraient été perdus. Et nos Corneille et Racine ont beaucoup emprunté aux Tragiques du IV^{ème} siècle avant notre ère, souligne-t-il...

Des souvenirs d'une autre vie reviennent : j'ai lu les aventures d'Ulysse et son "aurore aux doigts de rose". Et le Banquet de Platon, consacré à la subtile distinction entre l'Eros et l'Amour. J'ai fait aussi escale une journée au port du Pirée, pris l'électrikon pour aller fouler la colline sacrée de l'Acropole, son Parthénon et ses Cariatides. J'ai admiré furtivement, en dégustant une glace, des visages de jeunes athéniennes au profil de médaille. Mais à quoi bon désormais s'intéresser à cette antique et lointaine sagesse, dans cette Algérie à l'abandon, prise de folie meurtrière ? Ah si : il s'y déroule une tragédie nationale où le Destin frappe sans pitié, comme au temps d'Antigone, écartelée entre deux fidélités. Et le siège de Troie raconté par Homère se termina aussi par une horrible boucherie...

La bière est introuvable, et la popote n'étant pas encore installée, nous nous contentons des rations réglementaires consommées près des half-tracks, dans la cour, assis sur des marches, face au Monument aux morts des deux guerres. Sur la liste gravée dans le marbre, beaucoup de noms à consonance espagnole ou juive, très peu d'arabes. Ils ne fréquentaient pas un tel établissement de prestige, ceux d'ici qui se sont alors fait tuer "pour la France" par dizaines de milliers.

Aussitôt après, nous sortons en appui d'un contrôle routier près du musée des Beaux Arts, appelé ici Demaeght. Quelques jeunes rôdent en curieux autour de nos véhicules, et nous restons sur nos gardes. Des statues de bronze fort dénudées ornent les grilles du musée. Certains d'entre eux escaladent les barreaux pour y esquisser à leur côté des poses obscènes. L'un, hilare, y trace à la craie, au bon endroit, deux lettres en arabe : زب . Le camarade pied-noir arabophone - celui qui interrogeait les suspects au 2^{ème} bureau - y reconnaît le mot "zob" ¹, qui obsède ces adolescents en rut. Peut-être s'agit-il aussi d'une injure à notre égard, comme un slogan de victoire. Sagement, nous n'y prêtons pas attention. Je m'interroge : après l'indépendance proche, le Banquet de Platon sera-t-il toujours étudié dans notre salle de grec ?

¹ *Membre viril (en argot arabe).*

Au dîner, nous avons un repas normal, bien arrosé d'un lourd vin rouge. Mes camarades décident alors de braver crânement le couvre feu imposé à la troupe pour aller nuitamment au b... civil, que l'un d'entre eux connaît déjà. Un peu fatigué par cette journée pas comme les autres, je me couche de bonne heure, et tente de reprendre ma lecture culturelle, mais l'effort intellectuel me devient trop pénible. Les langues, les cultures, les époques s'entrechoquent... Je m'endors sous le regard vide de ΠΕΡΙΚΛΗΣ¹, stratège casqué, qui ne paraît finalement pas si incongru en ce lieu d'étude devenu chambrée militaire.

Je suis réveillé peu après par le retour prématuré des sous- offs en goguette, très en colère : les hétaires pied-noires, sur ordre de l'O.A.S., ont refusé d'ouvrir leur porte aux clients de notre régiment, qui occupe la ville...

Oui, décidément, cette guerre pervertit tout...

¹ Périclès, homme politique et général athénien (495-429 avant J-C).

Dimanche matin de Rameaux (15 avril 1962). Exceptionnellement, délaissant le treillis porté chaque jour depuis des mois, je me suis habillé en tenue de sortie, un peu fripée par son long séjour dans le paquetage. Par précaution, j'ai glissé un pistolet chargé sur le ventre, caché par le blouson. Je me dirige vers l'église blanche dont la façade domine la place centrale de la petite ville de Misserghin. Elle ressemble à n'importe quelle autre de métropole. Les cloches sonnent. Un couple de cigognes déambule sur le trottoir, à la recherche de quelque nourriture. Elles vont bientôt s'envoler vers leur clocher alsacien...

Le petit cireur toujours en faction à cet endroit m'interpelle en riant, et me montre ses brosses avec insistance. Il a raison : mes souliers n'ont pas été entretenus depuis bien longtemps. Mais je me suis juré de ne jamais faire appel à lui, ni à ses confrères. Je ne m'imagine pas trônant sur un fauteuil, un domestique agenouillé à mes pieds. Question de dignité, pour lui, et pour moi : ne pas accepter de se faire lécher les bottes. Je passe mon chemin. Il maugrée.

L'église est déjà pleine. La chorale de jeunes filles répète. Certains visages, de type espagnol, sont beaux, et graves. Les poitrines vibrent, mais les voix sont criardes. Il y a plusieurs officiers en uniforme au premier rang, avec leurs familles. Des regards se tournent vers moi. Je suis sans doute le seul appelé de l'assistance. Je ne peux donc qu'être un *gaulliste*, traître à la cause pied-noire. Je ne me sens pas à ma place.

Le curé appartient à l'O.A.S., dit la rumeur. Il a en tous cas la carrure d'un ancien parachutiste, ce qu'il est aussi. Un prêtre plastiqueur !... Est-ce possible ? L'office commence. Le chœur féminin, entonne très haut le cantique *Catholique et Français toujours !* Ses couplets passéistes et réactionnaires me heurtent encore un peu plus, en cette période de guerre civile et d'anarchie.

J'écoute avec foi le long récit ânonné par des lecteurs malhabiles du procès inique qui a été fait au Galiléen. Je ne peux m'empêcher de transposer le lieu et le temps. Qui est ici, présentement, la victime innocente, le bourreau implacable, le juge lâche ? Les rôles ne sont-ils pas inversés ? Qui a trahi le rameau béni d'olivier - il remplace ici le buis de ma paroisse parisienne -

que nous tenons à la main avant de l'emporter pieusement dans nos demeures ?

Le court sermon est un mélange insidieux d'évangile, de mensonge et de mépris. L'égoïsme et la souffrance ont rendu ces chrétiens aveugles et sourds, et leurs cœurs se sont endurcis jusqu'à la haine. Je suis de plus en plus mal à l'aise. L'acier froid de l'arme sous la ceinture me rappelle aussi mes propres contradictions. Je décide de partir avant la communion : impossible de partager le pain de vie avec ces apôtres de la violence et du meurtre. Et ainsi je n'entendrais pas le chant final, qui implore : *Mon Dieu, sauvez l'Algérie Française !...* Je pressens dans mon dos des murmures réprobateurs. J'assume.

Je repose sur la table, à la sortie, le branchage hypocrite qui me brûle entre les doigts : la paix des cimetières algériens souhaitée dans cette assemblée n'est qu'une horrible caricature des Béatitudes...

Le gamin avec sa boîte de cirage me fait à nouveau signe, sans grand espoir. Je m'arrête, un peu par défi par rapport *aux autres*, là-bas. Je refuse de m'asseoir dans son fauteuil. Il se plie à ma demande. En quelques gestes vifs, mes chaussures deviennent rutilantes. Je donne un bon billet, négligeant la monnaie. Décontenancé, il me remercie à peine. Je suis décidément imprévisible.

J'observe de loin la sortie des fidèles. Les filles à marier - de préférence avec un métropolitain - caquètent sur le parvis. Le soleil avive l'éclat de leurs robes claires. D'où je suis, je n'ai pas à fuir leurs probables œillades, ni le jugement sévère des parents.

Une humeur très maussade m'envahit. Presque une révolte. On m'a envoyé ici défendre une cause perdue d'avance, qui divise aussi tragiquement mes compatriotes de métropole. A Oran, des balles *françaises* ont sifflé à mes oreilles.

Que va devenir ce pays après notre départ ? Comment va-t-il renaître de ses charniers et de ses cendres ?

- *La valise ou le cercueil* ont menacé les insurgés dès le début.

- *Tahia Al Djazaïr !* ¹ scandent-ils maintenant qu'ils ont gagné.

Et les autres, qui clamaient égoïstement :

- *Avant que ne meure ma mère, que meure la sienne !*

Aujourd'hui, la rage au ventre, redoutant l'exil, ils se rengorgent.

- *Après moi, la terre brûlée, arrosée de leur sang !*

Alors, peut-être un million de morts contre un million de sans-terre, le compte est-il bon ? Et Jésus le pacifique bénirait ces massacres, et ces injustices, dans cette église-là ? Je ne peux comprendre.

Les cigognes sont encore au même carrefour, campées fièrement sur leurs hautes pattes. Heureusement, comme elles, je vais dans peu de jours quitter cette terre maudite pour des cieux plus cléments.

Mais j'ai déjà beaucoup vieilli.

¹ *Vive l'Algérie !*

5 juillet 1962. J'ai retrouvé la vie civile depuis un peu plus de deux mois. Le hasard des déplacements de l'été fait que je me trouve, ce jour-là, à déjeuner seul dans le buffet d'une gare de province. A 13 heures, la télévision noir et blanc, de mauvaise qualité, qui trône dans la salle, diffuse l'unique journal télévisé national. A cause du bruit des conversations aux tables voisines, j'entends difficilement les paroles du présentateur qui évoque la situation en Algérie, mais je suis très attentif aux images.

C'est alors que de courtes séquences du défilé de l'armée algérienne fêtant l'indépendance à Alger sont diffusées. Elles montrent des véhicules ornés de drapeaux vert et blanc, frappés du croissant et de l'étoile rouges, tractant quelques pièces d'artillerie. Puis les troupes à pied apparaissent. Quelques vues rapprochées se focalisent sur des hommes en uniforme avançant d'un pas souple. Leurs visages sont sereins, et empreints d'une grande gravité, sous la même casquette des troupes combattantes, mais leurs uniformes semblent toutefois un peu disparates. Certains viennent de l'intérieur, d'autres font partie des *katibas* stationnées en Tunisie et au Maroc, précise le commentateur.

Soudain, parmi les armes de tous genres qu'ils portent sur leurs épaules, je reconnais parfaitement une AA 52, avec sa bande de cartouches engagée dans la culasse. C'est exactement ce même modèle récent de mitrailleuse légère qui équipait la jeep d'appui du commandant de notre bataillon. A la vue de cette arme, une vive émotion s'empare de moi, et je ressens un malaise indéfinissable, jusqu'à interrompre mon repas. J'imagine en effet qu'elle est l'une de celles qu'"ils" nous ont prises au cours de certains combats sanglants, ou volé dans nos dépôts trop mal défendus. Elles ont peut-être même été dirigées ensuite contre nos camarades.

Je croyais désormais clos pour moi l'épisode algérien. Or, à la vue de ces visages et de cet armement, il vient de s'inviter à nouveau dans mes pensées avec une certaine violence. Sous l'uniforme, je n'étais pas particulièrement belliqueux, et ne ressentais aucune haine particulière contre les "rebelles". Redevenu civil, je trouve étrange que je ne puisse regarder sans réagir fortement nos anciens adversaires parader avec nos propres armes, dont ils se sont emparés par la force ou la ruse. Est-ce alors quelque chose qui s'apparenterait à de la honte qui m'habite

présentement ? Je viens en effet de constater visuellement que mon pays a vraiment perdu cette guerre, même si, officiellement, il ne s'agissait que d' "opérations de maintien de l'ordre"...

D'autres images sont désormais à l'écran du téléviseur : celles de foules civiles, chargées d'enfants et de bagages, qui sortent en rangs serrés de bateaux dans les ports de Marseille ou de Toulon.

Une certaine tristesse m'envahit. Je songe aux camarades - anonymes pour moi, car j'ai eu la chance de n'avoir jamais été affecté dans des unités directement combattantes - qui y ont laissé leurs vies, ou leur intégrité physique et morale. Les seules balles que j'ai entendu siffler étaient tirées par des Français désespérés contre d'autres Français, désabusés, qui étaient venus les protéger. Je pense aussi à l'exil qui commence pour toutes ces familles qui se sentent abandonnées, et doublement trahies, à la fois par le gouvernement français, et par les jusqu'au-boutistes de l'O.A.S. J'évoque furtivement la haute silhouette du Général de Gaulle, chef de l'Etat, auquel j'ai présenté les armes sur les Champs-Élysées lors d'un défilé du 14 juillet. En 1940, il tirait sa légitimité d'une rébellion contre un pouvoir défaitiste, livrant la Patrie à l'Allemagne nazie. Revenu "aux affaires" en 1958, par un difficile retournement, il affronta bientôt d'autres généraux refusant l'abandon d'une terre qu'ils estimaient française pour toujours...

Cette fois, le reportage s'achève et le présentateur est passé à un autre sujet d'actualité. Ce qui arrive désormais de l'autre côté de la Méditerranée ne nous concerne plus directement. Autour de moi, mes voisins de table ont regardé d'un œil distrait ces images, sans interrompre leurs bavardages, ni posé leurs fourchettes. Cette indifférence me heurte. Dans ma propre famille, aussi, qui a connu déjà deux guerres mondiales, j'ai rencontré presque ce même désintérêt.

La page cette fois est bien tournée. L'Histoire a tragiquement tranché. La tentative de greffe d'une implantation européenne en terre d'islam n'a pas réussi. Elle s'achève en ce jour avec cette scène difficilement soutenable de la naissance d'une nation incarnée par ce guerrier vainqueur portant un trophée pris à l'ennemi.

A Toulon, où je vis et travaille depuis 1970, la ville est pétrie d'une solide tradition militaire et coloniale, et forte depuis 1962 d'une importante et active communauté pied-noire. Deux monuments y commémorent à leur façon l'histoire de la présence française en Algérie.

L'un, sur un môle de la plage artificielle du Mourillon, rappelle, dans les termes suivants, sur un bloc gravé face à la mer, le début de l'aventure :

DE CETTE RADE, LE 25 MARS 1830, SUR L'ORDRE DU ROI CHARLES X, UNE FLOTTE COMMANDÉE PAR L'AMIRAL DUPÉRRÉ, COMPORTANT 103 BÂTIMENTS DE GUERRE ET 500 NAVIRES DE COMMERCE ARMÉS PAR 20.000 MARINS, TRANSPORTANT UN CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE 38.000 HOMMES, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL DE BOURMONT, MINISTRE DE LA GUERRE, APPAREILLA VERS ALGER AFIN DE RENDRE LA LIBERTÉ À LA MER ET DE FAIRE DE L'ALGÉRIE UNE TERRE DE PROGRÈS QUE PLUS D'UN SIÈCLE DE TRAVAUX ET DE COMBATS EN COMMUN DEVAIT UNIR À LA FRANCE PAR DES LIENS DE FRATERNITÉ.

L'autre, le long des fortifications à la Vauban de la Place d'Italie, au cœur même de la ville, porte le texte ci-après :

L'ALGÉRIE FRANÇAISE À SES MARTYRS POUR UNE PAROLE DONNÉE.

À TOUS CEUX, DE TOUTE ORIGINE, QUI, SOUVENT AU PÉRIL DE LEUR VIE, ONT PACIFIÉ, FERTILISÉ ET DÉFENDU SA TERRE. 1830 - 1962

Sur le côté de ce même édifice, une plaque de cuivre précise aussi :

CE MONUMENT, HOMMAGE À CEUX QUI VOULAIENT CONSERVER UN EMPIRE À LA FRANCE, A ÉTÉ PARTIELLEMENT DÉTRUIT À L'AUBE DU 8 JUIN 1980 PAR UN ATTENTAT INSPIRÉ D'UN SECTARISME AVEUGLE. SES RUINES ONT ÉTÉ RELEVÉES GRÂCE À LA GÉNÉROSITÉ DES FRANÇAIS D'AFRIQUE DU NORD REPLIÉS EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER, ET À LEURS AMIS DE MÉTROPOLÉ

Sur ces monuments, en quelques paragraphes, c'est hélas ! une sombre page d'histoire, où des Français se sont féroce­ment déchirés, qui est rappelée en des termes reflétant encore les passions de l'époque.

Par exemple, le mot *COLONIE*, absent de la 1^{ère} stèle, est remplacé par de pieux euphémismes, comme *TERRE DE PROGRÈS* et *LIENS DE FRATERNITÉ*... Le terme de *REPLIÉS*, sur la seconde, occulte celui de *RAPATRIÉS*, pourtant d'usage courant... Quant aux *MARTYRS*, s'agit-il des seuls pieds-noirs massacrés et des harkis abandonnés ? Malheureusement, il y en eut tellement d'autres....

Une autre rédaction, moins partisane, cherchant davantage la vérité et l'apaisement, mais n'oubliant pas non plus les souffrances endurées de part et d'autre, n'aurait-elle pas été préférable ?

Je formule donc le vœu qu'un jour, un troisième monument, sans abolir les deux premiers, qui peuvent témoigner utilement des querelles sanglantes du passé, vienne peut-être réconcilier les mémoires de ceux qui croyaient en l'Algérie Française, et de ceux qui n'y croyaient pas, ou plus...

Maroc

Avec mon épouse, nous avons fait en été 1967 un court séjour au Maroc, à l'invitation d'une tante de ma femme, Marie-Renée Chéné, qui occupait alors à Rabat des fonctions de coopérante au Ministère marocain de la santé publique.

Sur cette parente, voir "Marie-Renée Chéné (1911-2000), pionnière de l'action sociale".

[Protectorat français à partir de 1912, le Royaume chérifien a retrouvé son indépendance en 1956. En 1967, le roi Hassan II a succédé à son père Mohamed V depuis 1961.]

A bord de la Caravelle d'Air France qui assure la liaison Marseille-Rabat, le temps est très beau au-dessus de l'Espagne. A leur demande, quelques passagers sont admis dans la cabine de pilotage, et peuvent observer plus commodément le paysage.

Nous commençons à survoler l'Andalousie : sur les sommets de la Sierra Nevada, les dernières neiges qui persistent, et non loin, les rives très urbanisées de la Costa del Sol, Malaga, Marbella, où il ne reste qu'un mince ruban de sable, et une mer d'un azur intense. Il y a cinq cents ans, toutes ces terres étaient encore musulmanes...

Bientôt, le rocher de Gibraltar, minuscule à cette altitude, est repérable. Nous sommes désormais à l'aplomb exact du détroit. A nos pieds, le sol se lit comme sur une mappemonde : deux grands caps de terre brune, l'un venant du nord, l'autre du sud, semblent vouloir se rejoindre, jusqu'à se toucher, comme l'index et le pouce presque jointifs d'une gigantesque main. Entre eux, un étroit filet d'eaux mêlées. A droite, les flots verdâtres de l'Atlantique, qui se déversent doucement à gauche dans les eaux bleues de la Méditerranée. Ils forment en son sein un large cône d'entonnoir aux franges incertaines, comme un fleuve tumultueux qui s'apaise dans un lac tranquille. L'équipage nous explique que la mer fermée et chaude s'évapore davantage que l'océan ouvert, et que la différence de niveaux est compensée en permanence par des entrées d'eaux superficielles. Mais, en profondeur, les eaux froides circulent en sens inverse...

Les rivages d'Europe sont derrière nous, et c'est Tarifa, le dernier port faisant face à Tanger la Blanche, sentinelle des terres d'Afrique, que nous survolons maintenant. Ce n'était qu'un étroit passage maritime entre deux continents, franchi d'un coup d'aile par des oiseaux migrateurs. Mais peut-être est-ce l'une des rares frontières naturelles qui s'imposent aux civilisations : pendant sept cents ans les arabes ont cru l'avoir effacée. Mais leur dernière défaite, en 1492, a été une revanche de la géographie sur l'histoire...

La côte atlantique est désormais ourlée d'une frange blanchâtre : les longues vagues venues d'Amérique se brisent sur le rivage africain. L'aéroport de Rabat-Salé est bientôt en vue. Il nous faut regagner nos sièges.

La parente expatriée qui nous accueille assure la transition d'un monde à l'autre. Dans la voiture qui nous conduit vers la capitale, elle nous fait remarquer les mamelons de terre rouge qui bordent la route. Les bidonvilles y ont disparu, récemment rasés au bulldozer, sans aucun ménagement pour les populations déracinées fuyant la misère des campagnes. Ainsi, la vue des hôtes de marque qui débarquent de l'étranger n'est plus offensée sur le chemin du Palais royal par un spectacle aussi désolant...

Toutes les frontières ne sont donc pas le fait du relief terrestre. Celles qui séparent, parfois subtilement, les riches des pauvres, ne sont pas les moins réelles. Le Tiers-monde s'entasse parfois tout près des murailles des villes nanties...

Dans un coin du jardin de la villa européenne de Rabat, à l'ombre d'une touffe de lauriers roses, la vieille femme marocaine, toute de noir vêtue, est accroupie au sol. Elle y a installé son *kanoun*¹ de terre, qu'elle remplit de brindilles sèches ramassées patiemment aux alentours. Une allumette enflammée - seule concession à la modernité - y est jetée. Le feu crépite sous la minuscule bouilloire de fer blanc, cabossée et culottée. Bientôt l'eau bout. Une pincée de thé extraite d'un papier journal roulé y est jetée.

Quelques minutes de silence et d'immobilité.

Puis le liquide à peine doré est versé du haut du bras levé, jaillissant du col étroit et recourbé en un mince filet habilement dirigé. Une tasse de porcelaine ébréchée se remplit sans éclaboussure, et est aussitôt portée aux lèvres, brûlante et bienfaisante. Elle rit de plaisir de toutes ses dents en perdition, agitant ses bracelets et ses colliers dorés. Sur le dos de la main, la trace indélébile d'appartenance à sa tribu, là-bas, dans l'Atlas.

Pour préparer et boire son propre thé, elle refuse obstinément d'utiliser le réchaud à gaz, et de s'asseoir devant une table, dans cette maison qui l'emploie depuis des années tout le jour pour cuisiner et faire le ménage.

Dans son *sabir*², elle nous apprend à désigner trois choses essentielles de sa vie quotidienne :

- *m'a*, l'eau,
- *kanoun*, le foyer pour le feu,
- *tchaï*, le thé.

Ses mots de survie, au milieu du confort occidental.

¹ Petite poterie creuse, en terre cuite, utilisée pour la cuisson.

² Mélange d'arabe et de français.

Nous sommes reçus à déjeuner par un jeune couple d'infirmiers de l'hôpital public. Ils nous font l'honneur de leur appartement tout neuf, au dernier étage d'un immeuble situé dans un faubourg surgi d'une plaine caillouteuse. Les escaliers extérieurs sont en béton brut, ainsi que tous les murs. L'ensemble donne l'impression de ne pas être achevé. L'ameublement intérieur est simple et traditionnel, mais la cuisine et la salle d'eau sont réalisées aux normes européennes. Ils ont accès à une terrasse privée, qui donne une allure plus orientale à leur habitation.

Un couscous au beurre est au menu. Assis très bas sur des coussins, nous mangeons avec les mains, pétrissant chacun nos boulettes de semoule. D'autres plats suivent : viandes, légumes, galettes, et des gâteaux très sucrés en dessert. Un thé bouillant - ou du coca-cola - accompagne le repas. Il faut bien sûr goûter à tout, et même se resservir, pour ne pas décevoir nos hôtes. Dans ces conditions, la digestion est un peu difficile... Heureusement, le vin et l'alcool sont prohibés !

La jeune mariée tient à nous montrer ses habits somptueux de noces, toutes récentes. Ils sont coupés dans des étoffes chatoyantes, et abondamment brodés de motifs géométriques en fils dorés. Elle les enfle à nouveau avec joie, pour une séance de photos sur la terrasse, qu'un peu de vent marin rend moins étouffante. Elle insiste aussi pour que son invitée française s'en revête à son tour. Des rires joyeux accompagnent ces déguisements.

Ils évoquent timidement les coutumes qui accompagnent tout mariage en islam : le certificat médical de virginité de la future, et le linge tâché de sang exhibé aux invités au cours de la nuit de noces... Ces pratiques sont inconcevables en Europe, mais elles semblent acceptées ici avec résignation. Leurs parents les ont respectées en leur temps, comment leur refuser ? La foi tient peu de place dans leur vie, au sein d'une société urbaine qui se laïcise depuis le début du protectorat français. Mais ils ont conscience d'appartenir à la vieille civilisation musulmane, qui imprègne encore fortement les mœurs.

Nous partons ensuite dans notre petite voiture d'emprunt vers la plage. En montant à bord, la fierté se lit sur leurs visages : ils se savent observés par les voisins. Un véhicule privé est un luxe inaccessible pour eux, simples petits fonctionnaires de santé publique. La police de la route est impitoyable, préviennent-ils, et ils nous conseillent la plus grande prudence. Nous risquons la prison immédiate en cas de grave accident, ce qui est fréquent...

L'océan est agité, et l'eau bien froide. A certains endroits, hommes et femmes se baignent, se prélassent et jouent en maillots; à d'autres, des mères, la tête voilée de noir, chargées d'enfants, trempent tout juste leurs pieds en soulevant timidement leurs jupes, sous l'œil suspicieux des maris ou des frères aînés.

Il fait nuit lorsque nous raccompagnons nos hôtes.

Dans ce pays à l'extrême occident de l'islam, les courants de la modernité et ceux du passé se côtoient étrangement. Se mêleront-ils bientôt à l'image des flots de l'Atlantique qui abreuvent ceux de la Méditerranée ?

Yougoslavie

Bosnie, Kosovo, Macédoine

En 1987, nous avons voyagé en camping-car dans cette région complexe, mais encore calme à cette époque, pour retrouver en particulier les lieux de Macédoine où mon père avait combattu en 1917-1918 les troupes austro-hongroises.

[Les différents états qui composent le centre et le sud de cette partie des Balkans ont été occupés par l'empire ottoman du XV^{ème} au début du XX^{ème} siècle, et une minorité de sa population, d'origine chrétienne orthodoxe, s'est convertie à l'islam. La Yougoslavie ("pays des slaves du sud") a été créée artificiellement en 1918, après les défaites turques et austro-hongroises. Elle a connu après 1945 la dictature communiste du Maréchal Tito, qui cimentait son unité. Mais en 1991, peu après la dissolution de l'U.R.S.S, ses différentes composantes ont proclamé leur indépendance. Des guerres ont opposé alors, jusqu'en 1996, la Serbie, la Croatie, et la Bosnie-Herzégovine, qui ayant élu des dirigeants nationalistes, ont conduit à la "purification ethnique" des minorités, surtout musulmanes : déportations, massacres, etc. La Bosnie, la Macédoine, le Monténégro (indépendant depuis 2006) et le Kosovo (2008) sont actuellement des Etats en partie multiconfessionnels et encore fragiles.]

Au détour d'un virage, la plaine s'élargit, les arbres s'y font plus rares. Un nouveau village apparaît. Peu de toitures rouges. En son centre, un unique petit minaret blanc se dresse entre les terrasses grises. La route moderne a été déviée, et ne traverse plus la petite agglomération, que nous regardons de loin, avec curiosité. Derrière la voiture, s'éloigne ce premier signe de présence de l'islam en terre d'Europe. Nous quittons les territoires purement slaves. Nous entrons en Bosnie. Sauf exceptions, comme à Mostar ou Sarajevo, nous n'y verrons plus ni bulbe orthodoxe, ni clocher catholique.

Quelques carcasses de très vieilles voitures, totalement vidées de leur mécanique, rouillent à la sortie sur les bas-côtés. Des chèvres et des moutons tachetés de noir broutent de maigres touffes d'herbes dans des enclos rafistolés.

Plus au sud, en Macédoine, et surtout au Kosovo, nous allons croiser sur les grandes routes de lourdes charrettes en bois tirées par des chevaux très lents, et conduites par des paysans d'origine albanaise, la tête couverte du petit bonnet blanc traditionnel.

A un carrefour, nous ralentissons à cause d'un caravansérail¹ de camions et de tombereaux : c'est le marché aux bestiaux, grouillant de bruits et d'odeurs, installé pour quelques heures en rase campagne. En longeant une voie ferrée, nous voyons des familles entières qui y marchent à pied, en tenues multicolores, les bras chargés de ballots. C'est le jour de marché à la ville voisine, encore distante de plusieurs kilomètres.

Des paysages et des peuples qui évoquent déjà le tiers-monde. L'Empire ottoman régna sur ces lieux pendant quatre siècles. Une longue guerre sauvage, ethnique et religieuse, y éclatera, quatre ans après notre passage.

¹ *Hôtellerie où les caravanes de commerçants nomades font halte.*

Nous déambulons dans les rues du quartier musulman de Peć, centre historique du Kosovo, pour faire certains achats alimentaires indispensables. Mais le choix est très limité, car le tourisme occidental y est inexistant. Nous nous attardons devant quelques boutiques d'allure plus moderne : un coiffeur avec une devanture toute en verre, une librairie qui expose aussi en vitrine des rouleaux de papier hygiénique, un magasin de confection proposant des robes blanches de mariées devant lesquelles rêvent des jeunes filles bien pauvrement vêtues...

Au détour d'une avenue, nous entendons une musique inhabituelle. C'est un mendiant en loques, unijambiste, assis à même le trottoir. Il joue des airs improvisés sur un violon fait de bouts de bois sommairement assemblés, et d'une seule corde. Les crissements du boyau sous le crin de l'archet créent des sons horribles à entendre, mais parfois une ligne mélodique s'esquisse, d'une douloureuse nostalgie.

Est-il Kosovar ? Bosniaque ? Albanais ? Tsigane ?

Nous restons à distance. Personne ne fait plus attention à lui. Sa recette du jour sera dérisoire. Que mangera-t-il ce soir ?

A quelques centaines de mètres de là, se trouve le siège historique du patriarcat orthodoxe de Serbie, où nous venons d'apercevoir des popes revêtus d'ornements liturgiques somptueux recevoir avec empressement des fidèles endimanchés venus de Belgrade en Mercedes...

A qui appartient vraiment le Kosovo, province serbe chrétienne peuplée majoritairement d'albanophones musulmans ?

Skopje, capitale de la Macédoine. En plein après-midi de juillet, il y fait une chaleur oppressante. Personne ne se risque à l'extérieur. Quelques rares passants se tiennent assis à l'ombre bien maigre des arbres d'un jardin public, le long du Vardar, et vont boire régulièrement à la fontaine bruissant d'oiseaux assoiffés.

Enfin arrive la fraîcheur de soir. Nous franchissons le fleuve par le Vieux Pont de pierre, et pénétrons dans la vieille ville musulmane. Nous enfilons des rues tortueuses, datant de la période turque, bordées de maisons minuscules, hautes et étroites d'artisans boutiquiers : en haut l'échoppe où se façonnent les produits, en bas la vente à l'étalage des cuirs, des tissus, des épices, des ustensiles de cuisines en fer blanc.

A un carrefour, un pauvre hère, d'âge et de nationalité indéfinissables, propose en vain pour un dinar de se peser sur une balance de salle de bain à la précision sans doute bien incertaine. Mais il ne mendie pas, ce qui est officiellement interdit en pays socialiste.

A un autre croisement, surgit la mosquée. Ses murs très anciens sont fortement lézardés, à la suite du terrible tremblement de terre de 1967. Autour de la vasque de la fontaine intérieure, au centre du patio, des hommes coiffés de turbans se lavent le visage, les mains et même les pieds. Font-ils les ablutions rituelles avant la prière du soir, ou se rafraîchissent-ils tout simplement après la journée la canicule ?

Difficile de savoir... Ici, dans cet état fédéral yougoslave officiellement athée, les haut-parleurs des minarets sont muets, hors des grandes fêtes, et la plupart des mosquées sont désaffectées. La religion minoritaire s'y fait discrète, mais elle n'est pas complètement disparue...

Le jeune docteur Ismaïl K. nous fait visiter les quelques curiosités de sa ville de Debar, en Macédoine, tout proche de la frontière avec l'Albanie, pays interdit aux touristes derrière les crêtes des collines.

Sa grande famille d'origine albanaise vient de nous accueillir à l'improviste avec la magnificence orientale des gens pauvres : café, gâteaux très sucrés, coca-cola, alcools qui arrachent la gorge. Quatre générations sont assises autour des visiteurs français sur les longs divans turcs de la salle de réception. Ils ont quitté depuis de nombreuses années la dictature communiste de leur pays d'origine, tout proche, mais ne peuvent plus y retourner. Cependant, la nostalgie est forte : la télévision d'état de leur patrie déverse par delà la frontière des flots d'images d'enfants costumés dansant sur un fond sonore suraigu.

Le jour s'achève. Nous parcourons à pied les rues défoncées du centre ville. Il faut contourner parfois d'énormes trous, causés par des réparations sommaires de canalisations crevées. Les lumières s'allument dans les échoppes. Un bâtiment tout neuf apparaît, très bien éclairé. Nous entrons : c'est l'ancienne mosquée, totalement rénovée grâce à la générosité d'un donateur musulman. Notre guide ne sait pas - ne veut pas ? - nous dire de quelle nationalité est ce mécène si croyant. Mais, en sortant, nous montrant l'état de la chaussée, il nous glisse :

- Son argent aurait été mieux employé à faire des travaux dans la rue...

Lui et sa famille ne pratiquent plus leur foi, sans doute depuis l'instauration du régime marxiste à Tirana, il y a plus de quarante ans. Il avoue que son idéal, pour un avenir lointain, serait que son pays puisse ressembler un jour à l'Europe occidentale que nous représentons, riche et libre...

Au restaurant, nous dînons d'un kebab, toujours assaillis par une musique tonitruante. La conversation devient plus personnelle. Il est fiancé, et en âge de se marier. Mais il faut d'abord construire la maison. Combien de temps attendre encore pour réunir la somme nécessaire, avec son salaire dérisoire de médecin à l'hôpital public ?

Nous serons leurs hôtes pour la nuit, dans une pièce spécialement aménagée à la hâte pour nous accueillir avec tout le confort possible. Le lendemain, nous avons continué notre route.

Les adieux furent difficiles.

C'est de Sarajevo, en Bosnie, que le coup de feu fatal à la paix est parti, le 28 juin 1914, contre l'archiduc autrichien François-Ferdinand, dont le meurtre conduisit par le jeu des alliances aux sanglants affrontements de la Première Guerre mondiale. Mon père se porta volontaire en 1917-1918 pour venir combattre, aux côtés de la Serbie, les troupes de l'Empire austro-hongrois. Il parcourut donc ces pays sous l'uniforme de l'armée française, et y prit quelques clichés. Nous voici sur place, avec ses photos d'époque à la main, à la recherche de souvenirs familiaux vieux déjà de soixante-dix ans. Dans la belle ville macédonienne d'Ochrid, au bord d'un lac enchanteur du même nom, quelques lieux fixés par la pellicule, sont retrouvés sans peine.

Le passé lointain de cette région est serbe orthodoxe, et de très belles églises médiévales en témoignent. Mais l'Empire ottoman a occupé tous les Balkans pendant plus de quatre siècles. Nous admirons donc avec un petit groupe de touristes de toutes nationalités, les très anciennes fresques chrétiennes qui ornent ces édifices précieusement restaurés. Paradoxalement, elles ont été assez bien conservées, malgré les vicissitudes de l'histoire, grâce au zèle iconoclaste des puristes musulmans. En effet, toute représentation humaine étant bannie par l'islam, qui utilisa un temps ces églises comme mosquées, tous les portraits auréolés ont été tout simplement recouverts de chaux, et ont été ainsi protégés ! Il a suffi de frotter un peu pour qu'ils retrouvent leur splendeur d'antan.

Une discussion s'engage avec un homme serbe pratiquant, qui se signe ostensiblement devant chaque icône rencontrée, mais avec lequel nous pouvons communiquer, car il a longtemps été travailleur émigré en Suisse. Certains visages ont des yeux vides de toute peinture, et il nous explique que ce sont à une époque les "turcs" superstitieux, selon son expression, qui l'ont grattée et emportée comme "talisman", car ces saints personnages chrétiens ont la réputation de guérir miraculeusement de la cécité...

Nous essayons d'évoquer prudemment la situation politique actuelle, et les relations possibles entre orthodoxes et musulmans, en particulier les émigrés bosniaques ou albanais. Montrant alors les dégradations commises sur les fresques, il nous répond brutalement :

- Il n'y a rien à attendre de bon, Monsieur, de ces gens-là !

Et il nous tourne ostensiblement les talons, refusant tout dialogue.

Tout est dit, hélas ! L'aveu était déjà lourd de menaces...

Au hasard des routes du Kosovo, sous le soleil encore accablant, nous doublons le soir un couple musulman, cheminant sur la bas côté, de retour des champs voisins, aux cultures parsemées. L'homme enturbanné chevauche confortablement un âne, qui avance posément en tête, le bât débordant de feuilles ramassées pour sa pitance du soir. Quelques pas derrière, une femme, un fichu noir noué sur la tête, marche d'un pas lourd et résigné, portant avec peine dans les bras un énorme ballot de gerbes d'une céréale inconnue pour nous.

Mon père racontait parfois une anecdote au sujet de scènes identiques, dont il avait été témoin, et qui sont courantes en terre d'islam. Mais une fois, en Macédoine proche, les soldats français de son escouade, un peu désœuvrés, avaient contraint le mari à descendre, et fermement invité la femme à prendre sa place en amazone sur la monture. Ce qui fut fait en maugréant, car les autochtones ne pouvaient guère s'opposer brutalement aux volontés bizarres d'hommes en armes, étrangers à leurs coutumes ancestrales, et qui pouvaient déjà se comporter en occupants vainqueurs. Dès que le couple avait disparu aux regards des militaires, dans le premier virage de la piste, mon père précisait en riant que ses camarades avaient très bien compris que les places du couple avaient été promptement échangées, et que l'homme avait repris sa position naturelle de maître, suivi de l'épouse servante, corvéable à merci.

Rien ne semble donc avoir vraiment changé ici depuis presque trois générations, et même beaucoup plus. La galanterie occidentale n'était pas forcément une valeur exportable, surtout en 1917, fusils à l'appui... Et le statut de la femme musulmane n'est toujours pas de nos jours celui d'une égale, selon nos normes, même si certains pays, comme la Turquie et la Tunisie, ont fait un peu bouger les lignes.

Quelques secondes après avoir fait cette rencontre, les deux paysans kosovars entrevus ne sont plus pour nous que des silhouettes s'éloignant à contre-jour, dans le rétroviseur...

Andalousie

Nous avons parcouru en 1990 cette région en voiture de location, depuis l'aéroport de Malaga, et en séjournant en divers hôtels.

[Al Andalus fut, au sud de l'Espagne, pendant tout le Moyen-âge et jusqu'aux expulsions de 1492, une province prospère du monde musulman, où cohabitèrent chrétiens, juifs et arabes. Il y subsiste de très beaux monuments, palais, jardins, mosquées, mais aucun "maure" d'origine...]

Dans le triangle d'or du tourisme andalou - Séville, Cordoue, Grenade - la présence arabe médiévale n'est plus désormais qu'un souvenir de pierre.

Le muezzin n'appelle plus à la prière du haut de la Giralda de Séville. Le Coran n'est plus psalmodié dans l'immense mosquée noire et blanche de Cordoue. Et sultans et sultanes ne s'interpellent plus joyeusement dans les jardins parfumés de l'Alhambra de Grenade.

Voilà déjà cinq siècles que ces voix de l'Andalousie heureuse se sont tues, en 1492, date charnière de l'Occident, au début du siècle d'Or de l'Espagne triomphante. Cette année-là, pour faire bonne mesure, après la défaite des derniers souverains arabes, les rois très catholiques expulsèrent aussi tous les juifs du royaume. Et le 12 octobre de ce même millésime, les caravelles de Christophe Colomb abordent enfin aux Caraïbes...

L'Atlantique est désormais dompté, et de nouvelles terres inconnues s'offrent bientôt aux plus avides des conquérants et des missionnaires. Depuis, le mince détroit de Gibraltar est devenu paradoxalement un immense fossé entre deux cultures rivales, qui vont longtemps s'ignorer, après s'être affrontées aux temps des Croisades puis de la longue *Reconquista*¹. Les deux civilisations se sont à nouveau affrontées à deux reprises : au cours de l'expansion ottomane en Europe orientale, et, plus tard, en sens inverse, avec la colonisation européenne des deux derniers siècles.

Alors, depuis ce triomphe de la foi chrétienne, une étrange girouette [*Giralda*] de bronze, domine la tour de la cathédrale sévillane. Mais, en dépit de son sommet surajouté, le clocher-minaret ressemble fidèlement à ses sœurs jumelles de Rabat et de Marrakech, ainsi que les dépliants touristiques le rappellent à juste titre.

¹ *Reconquête des territoires espagnols encore sous domination musulmane.*

Et une église baroque née de la foi et de l'or de Charles Quint éventre honteusement l'ordonnance des arcs outrepassés ¹ de l'ancien lieu de prière des bords du Guadalquivir ² à Cordoue. Mais les versets gravés dans le marbre ou le bois précieux proclament encore en silence la gloire d'Allah. Un guide débonnaire fait même résonner pendant quelques secondes l'écho sonore de son élégant *mihrab* ³, tourné vers la Mecque.

Enfin, des foules multicolores brisent de nos jours le recueillement dans les patios des palais sévillans au pied de la Sierra Nevada. Mais, à l'écart de leurs bavardages, auprès de la fraîcheur des fontaines cristallines, nous humons avec émerveillement les senteurs orientales des allées de jasmin et de myrtes qui exhalent toujours leurs effluves.

* * *

Où donc aller de nos jours pour goûter ce passé encore un peu vivant ?

Il ne faut surtout pas effectuer ce voyage dans le temps en s'aventurant sur les autoroutes urbaines du bord de mer, qui ondulent en vacarme entre Malaga et Cadix. Les Européens du Nord croient y avoir acheté le soleil et la mer, désormais emprisonnés entre des murs de béton. Parfois, cruelle et déroutante ironie de l'histoire qui se déroule à rebours, des princes de l'Arabie moderne gorgée de pétrole y font aussi construire discrètement des ports privés et des palais de haut luxe, et même des mosquées !

Pour retrouver quelques paysages traditionnels, nous empruntons un soir la route qui sinue vers les villages blancs haut perchés dans la montagne sèche, comme des reliques de maisons cubiques à terrasses et aux murs chaulés. Mais, là encore, le présent nous rattrape. Plus bas, en effet, dans les vallées qui descendent vers le rivage, lorsque l'eau domptée des neiges

¹ *Forme caractéristique des ogives de l'architecture islamique.*

² *Transcription de l'arabe Al Wadi al Kabir, le Grand Fleuve.*

³ *Niche dans le mur d'une mosquée indiquant l'orientation de la prière.*

hivernales coule en abondance, les champs d'agrumes exotiques aux verts profonds de l'agriculture intensive bouleversent la nature.

Les nouvelles richesses marchandes ont pris la place des placides oliviers argentés. Un poète andalou a défini jadis son pays comme étant celui de *l'eau cachée qui pleure*. Il semble que l'irrigation moderne lui donne désormais tort...

* * *

Alors, c'est à Cordoue, par delà le pont romain qui enjambe le Guadalquivir, dans une petite tour transformée en musée, que, peut-être, nous retrouvons le mieux en ces terres l'évocation de l'ancienne civilisation arabo-andalouse de la fin du Moyen-âge. C'est curieusement un français, Roger Garaudy, ancien responsable communiste converti à l'islam, qui a eu l'idée et trouvé les moyens d'y créer ce lieu de mémoire.

Une exposition y présente habilement l'époque et le royaume maure perdu où les trois religions du Livre ont coexisté harmonieusement, dans le fleurissement des Arts, des Sciences et des Lettres. Mais les Croisades y sont aussi racontées comme vues de l'autre côté des rives européennes, soulignant à dessein le vieux ressentiment des populations musulmanes un temps envahies et vaincues au nom d'une autre foi concurrente.

Les vérités de nos vieux livres d'histoire, écrites par les vainqueurs, en sont toutes ébranlées.

* * *

Un séjour à Séville n'est pas complet sans une soirée Flamenco, dans un restaurant-concert, nous dit-on. Nous assistons donc à un spectacle traditionnel, pendant lequel une femme racée, cheveux et yeux de jais, frappe le sol, danse, se déhanche, lance des œillades, soulève la corolle de sa jupe colorée, et surtout chante fougueusement, et crie même de longues onomatopées,

d'une voix rauque et dramatique. L'homme, placide, tout de noir vêtu, l'accompagne sèchement d'accords plaqués sur une guitare.

Les paroles ne nous sont pas intelligibles, mais nous ressentons bien qu'elles évoquent la passion amoureuse, la trahison et la vengeance. Ce sont les gitans surtout qui ont créé et développé au cours des derniers siècles ce style de *canto jondo*, ce "chant profond" si bien nommé.

Mais les musicologues rappellent aussi la parenté certaine avec la musique dite arabo-andalouse. Dans les royaumes musulmans médiévaux, les rigueurs islamiques, loin de La Mecque, et au contact de l'amour courtois de l'Occitanie, étaient un peu oubliées. Les longs récitals de poésie et de chant ont même conduit à codifier un genre musical nouveau et complexe, appelé la *nouba*, puisque chacun y attend *son tour*, selon l'étymologie arabe, pour se produire : chanteur, chanteuse, instrumentistes solistes ou orchestre.

Cette musique est toujours bien vivante au Maghreb. C'est même à Tlemcen, dans l'est algérien, que le style de Grenade a été le plus fidèlement gardé, de maître à élève, jusqu'à nos jours. Lorsque j'y séjournais sous l'uniforme en 1961-1962, j'ignorais bien sûr ce détour de l'histoire.

Et, en français, l'expression *faire la nouba* a un sens si péjoratif - une fête arabe interminable et tonitruante - qu'il n'évoque plus guère, hélas ! le raffinement presque oublié des arts andalous...

* * *

Un autre soir, nous nous arrêtons au détour de la route qui surplombe Grenade vers le sud, sur les pas de l'ultime sultan *Boabdil*¹, contraint à l'exil au Maroc après la défaite de 1492. Il y posa une dernière fois son regard sur cette splendide capitale perdue, qui s'étendait à ses pieds.

¹ Transcription de l'arabe signifiant L'infortuné.

A l'heure crépusculaire où nous nous trouvons à cet endroit, un calme troublant s'installe pendant quelques minutes. La ville éclairée et l'Alhambra illuminé rayonnent à l'horizon, tandis que des pans de murs en ruine s'assombrissent près de nous, sans doute les vestiges d'une auberge abandonnée. Un mince croissant de nouvelle lune brille dans le ciel du couchant, semblable à ceux qui décorent la façade des minarets, pour rappeler que le jeûne du ramadan dure tout un mois lunaire.

Ce lieu, juste avant que le premier col ne fasse basculer le paysage, est appelé en espagnol *El Sospiro del Moro*¹. C'est là que le souverain déchu, qu'ils surnomment simplement *El Moro*, y pleura amèrement, selon la légende, la perte définitive de son royaume.

A ses côtés, sa mère, la sultane Aïcha, une maîtresse femme, lui déclara paraît-il sans ménagement :

- Tu pleures comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme.

Depuis cet exil, il y a sans doute en cette pointe sud de l'Europe une blessure secrète mal cicatrisée des deux côtés du détroit...

¹ *Le Soupir du Maure.*

Égypte

Nous avons fait dans ce pays plusieurs longs séjours (1996, 1998, 2001, 2004, 2005) grâce à l'hospitalité de ma belle-sœur et de mon beau-frère - photographe au C.N.R.S., alors en mission archéologique au Temple de Karnak - et qui habitaient à Louqsor, au bord du Nil.

[L'Égypte est le berceau de l'une des plus anciennes civilisations du monde, dont il reste des vestiges considérables, en particulier de l'époque pharaonique, qui attirent de nos jours de très nombreux touristes du monde entier. Elle connut ensuite l'occupation grecque puis romaine, et fut l'un des berceaux du christianisme des premiers siècles. Puis elle fut islamisée, et passa ensuite sous la domination ottomane, avant de connaître la conquête éclair de Bonaparte, puis la semi-colonisation anglaise. La monarchie fut renversée en 1952, et Nasser fit alors porter à son pays les idées du "panarabisme". Elle fut gouvernée ensuite, de main de fer, par Sadate (assassiné en 1981 par des islamistes), puis par Moubarak (chassé du pouvoir en 2011 lors du "printemps arabe"). Plusieurs attentats meurtriers contre des touristes étrangers y ont eu lieu dans les années 90 et 2000.]

A bord du vol régulier Marseille-Louqsor de la compagnie Egypt-Air. Après le décollage, comme dans tous les avions de ligne du monde, le commandant de bord souhaite en anglais la bienvenue aux passagers, donne quelques informations sur le vol, et termine en précisant que nous serons à destination dans quatre heures trente minutes environ. La même voix, ensuite, traduit en arabe les mêmes propos, qui s'achèvent cette fois par un très distinct *Inch' Allah !* Partir pour les terres d'islam, oui, mais y arriver seulement si Dieu le veut !¹

Survol en plein jour des côtes méditerranéennes, françaises et italiennes, toujours visibles au large, sous l'aile gauche. Rome, quelque part au milieu. La pointe de la botte et la Sicile, parfaitement reconnaissables. Puis les mille et une îles grecques, Athènes et le Mont Olympe, tout au loin, grâce à l'imagination. Puis la Crête, très allongée.

Quelques minutes de sommeil, au-dessus d'une mer vide, après avoir écouté le Coran psalmodié, en branchant le casque sur le canal audio approprié.

Au réveil, une ligne toute droite sépare l'eau et le sable : c'est le rivage d'Afrique, comme une profonde plage déserte. Depuis notre altitude, aucun signe de vie n'est visible.

Bientôt, tout à l'horizon, apparaît la brume de pollution du Caire.

Cap au sud, maintenant, en suivant le mince ruban vert de la vallée du Nil.

Vers l'est, nous apercevons les deux doigts sombres de la Mer Rouge, qui enserrant la presqu'île du Sinaï.

Au-delà, La Mecque, Jérusalem, Bagdad... Nous sommes en Orient sur un tapis volant.

La nuit tombe tout à coup. La voix du commandant de bord retentit à nouveau. Le voyage express dans le passé antique de

¹ *En réalité, cette expression est quasi obligatoire en arabe pour conjuguer les verbes au futur...*

l'Europe s'achève. Il faut se préparer à fouler au présent une des terres de l'islam, lourdement chargée d'histoire.

Pharaon et Mahomet y cohabitent encore tant bien que mal.

Moïse en est parti depuis très longtemps, pour fonder un nouveau peuple, libéré de l'esclavage, mais que se révélera bien turbulent !

Jésus enfant y fut un réfugié politique temporaire, fuyant Hérode, un tyran sanguinaire comme bien d'autres...

Grecs, Romains, païens et chrétiens, arabes, ottomans, Français et Anglais l'occupèrent jadis...

Nous essaierons d'y être des touristes à la mémoire longue et au cœur ouvert.

Il y a sans doute d'autres univers à découvrir dans ce pays que celui des ruines pharaoniques et des paysages enchanteurs vantés par les agences de voyages ...

Le spectacle des rues du Caire est d'une grande animation. En sortant de son hôtel, situé dans le centre "haussmannien"¹ - mais fort mal entretenu - de la ville, le touriste est surpris le premier jour par la présence de nombreux policiers ou soldats en faction à la plupart des carrefours ou devant certains monuments. Leur tenue vestimentaire laisse en général beaucoup à désirer, mais il faut reconnaître que le lourd tissu noir ou kaki de l'uniforme n'est guère confortable par temps chaud. Alors, les calots sont à l'épaulette, les cols ouverts, les blousons débraillés, les pantalons tirebouchonnés, et les bottes largement délacées. Quant à l'arme, une antique *kalachnikov*² rafistolée, elle est négligemment portée à la bandoulière, ou même posée le long du mur. Le visiteur peut légitimement s'interroger sur l'efficacité d'un tel dispositif, et même craindre le pire en cas d'intervention urgente.

La mendicité est bien présente, bien qu'assez discrète. De vieilles femmes édentées, des infirmes, ou de jeunes enfants livrés à eux-mêmes, tentent de vendre aux passants des babioles en plastique ou des mouchoirs en papier. Toutefois, en période de ramadan, l'obligation de la *zâkat*³ multiplie les quémandeurs : à la terrasse des cafés, des mains nombreuses se tendent humblement vers les consommateurs, tous masculins, en général, qui puisent presque machinalement dans leurs poches, et donnent une piécette, sans échanger un regard ni un mot, ni attendre un remerciement à peine balbutié. Pour faire face à une telle demande saisonnière, les promeneurs un peu fortunés font régulièrement, chaque matin, provision de petite monnaie de cuivre, qui gonfle les vêtements.

Dans les quartiers populaires, aux rues étroites, l'agitation est encore plus intense, et l'ambiance affairée, de jour comme de nuit, mais toujours bon enfant. Les artisans et les boutiquiers sont regroupés par spécialités : ici les ébénistes, dont les meubles débordent largement sur le trottoir ; là les luthiers, aux devantures larges d'une seule porte, mais remplies d'instruments traditionnels ;

¹ Construit par les européens à la fin du XIX^{ème} siècle, à l'imitation de Londres ou Paris (où le baron Haussmann était alors préfet).

² Mitraillette d'origine russe, très répandue dans les armées arabes.

³ L'aumône, le 3^{ème} pilier de la pratique islamique.

plus loin, les éleveurs de volaille, dont les volatiles bien vivants caquètent dans leurs paniers d'osier ; plus loin encore, les marchands d'agrumes ou de fruits, en tas multicolores, qui autorisent même d'un large sourire qu'on se serve gratuitement d'un spécimen pour le goûter sur place.

Aux carrefours de ces quartiers se croisent, dans un vacarme incessant de moteurs et de klaxon, d'innombrables minibus de marques japonaise ou indienne, bondés de voyageurs, toutes fenêtres et portes ouvertes, qui assurent l'essentiel des transports publics. Aucune indication extérieure ne signale leur destination, mais des gamins accrochés aux marchepieds hurlent des noms de direction à chaque arrêt ou ralentissement, recevant rarement une petite récompense. Les passagers montent et descendent en hâte, le contrôleur nonchalant encaisse - ou non, selon sa disponibilité ou son humeur - le coût dérisoire du trajet, et le taxi *baladi*¹ redémarre en lâchant un noir panache de gaz d'échappement.

Il y a aussi parfois des odeurs plus agréables que celles de la pollution automobile. Nous avons aperçu une fois un gamin estropié qui parcourait une longue rue en boitant lourdement, balançant d'une main, au bout d'une ficelle, une boîte de conserve fumante. Nous l'avons suivi et observé discrètement : il entrait dans chaque boutique, accueilli d'un regard bienveillant, levait et agitait son ustensile dans tous les recoins pour y répandre les volutes de sa fumée odorante, recevait en échange une obole, et ressortait de son pas mal assuré. Sans doute chassait-il les *djinns*², selon le vieux rituel oriental des brûle-parfums - musc, safran, encens - que les liturgies chrétiennes utilisent aussi pour honorer l'autel.

Après son passage, la rue embaumait un court instant, évoquant encore les vieilles croyances du passé...

¹ Populaire (vient du mot *bled*).

² Esprits malins, diables.

Un palais ancien dans le quartier proche du grand bazar du Caire. C'est le soir. Quelques petits groupes de touristes individuels, venus de pays très variés bavardent entre eux. Il y a même des étudiants japonais le front barré du bandeau de leur université. Ils attendent, assis sur de simples bancs de bois, disposés autour d'une grande salle au plafond voûté. Les murs sont bruts de toute décoration, éclairés seulement de quelques ampoules discrètes. Le sol est un parquet de bois sombre, parfaitement propre. L'entrée en est gratuite.

A l'heure prévue, une file d'hommes s'avance en silence d'un pas très lent, et s'immobilise en deux rangées au centre de la pièce. L'un d'eux, que rien ne distingue, prononce quelques mots en arabe, qui ne sont pas traduits. Tous sont revêtus d'amples capes sombres, qui descendent jusqu'aux chevilles, et de boléros de diverses couleurs. Sur leurs têtes sont posées de très hautes toques cylindriques. Leurs regards ne se fixent nulle part, mais conservent une immobilité totale. Tous les âges sont représentés. Ils sont mariés, chargés de famille, et exercent différents métiers.

Une musique s'élève, faite de la stridence de courtes clarinettes de bois, et du battement régulier de tambourins, que frappent quelques-uns d'entre eux. Alors les rangées se mettent doucement à se balancer, puis à se déplacer. Des mouvements complexes de danse s'ébauchent, en un mystérieux ballet mystique. Bientôt certains se figent sur place, et tournoient sur eux-mêmes, les bras légèrement levés, en des rotations de plus en plus rapides. Ils chantent parfois à voix basse, sur des notes très graves, bouches presque fermées, des psalmodies répétitives, où le nom d'Allah est à peine audible. Les jupes s'évasent, les bonnets s'inclinent, les traits du visage sont sans expression, la musique soutient le rythme sans faiblir...

Pendant plus d'une heure, la prière liturgique de la confrérie des derviches se poursuit ainsi. Les corps vont et viennent, s'éloignent et se regroupent en des figures nouvelles, comme aimantés par la méditation devenue transe bien maîtrisée. Le vertige n'affecte pas ceux qui se transforment longuement en toupie humaine. Un grand équilibre intérieur semble les habiter. Une belle sérénité, peut-être.

Nulle impatience ne s'exprime sur les bancs autour d'eux. Des têtes, yeux fermés, se balancent, habitées par un bercement contagieux.

Puis les mouvements se ralentissent progressivement, la musique s'apaise, et tous s'immobilisent, saluent à peine, et sortent comme ils sont entrés.

Des applaudissements timides s'élèvent, puis s'arrêtent. Ce n'est pas une troupe d'artistes qui vient de se produire ici devant nous. Nous ne sommes pas des spectateurs. Mais des invités conviés à participer à l'exercice spirituel hebdomadaire d'une communauté soufie.

Cette forme de dévotion, avec musique et danse, est née au Moyen-âge dans l'Anatolie turque. Elle n'est que tolérée par les gardiens de l'orthodoxie sunnite, qui bannissent les arts, hors la calligraphie du Coran. Mais elle demeure vivante en certaines régions de l'islam.

Prier en dansant, danser en priant. Les Européens admirent, et s'interrogent...

Au Caire, non loin de la célèbre Mosquée Al Azhar. Un quartier commerçant, Khan el Khalili, aux innombrables boutiques et échoppes, parfois minuscules, dans des ruelles très étroites peu fréquentées par les touristes occidentaux pressés. Au milieu des hautes piles d'étoffes multicolores, et des entassements d'ustensiles et de nourritures diverses, le regard est attiré par des tableaux de tissus noirs finement brodés d'or.

Ces décorations reproduisent toujours des passages du Coran. Elles sont réalisées sur place par des artistes concentrés et méticuleux, travaillant parfois accroupis sur le trottoir. Des familles caiotes, ou des pèlerins de passage, les acquièrent pour orner les murs en face desquels ils ont coutume de réciter les cinq prières quotidiennes.

Certaines de ces précieuses calligraphies sont des suites de mots courts alignés en colonnes, encadrant le nom d'Allah. Ce sont les *99 Saints Noms de Dieu*, ceux-là mêmes que Mohammed, sous la dictée de l'Ange, selon la tradition, a écrits dans le Coran.

Cette litanie peut paraître banale et monotone. Mais dans une culture religieuse qui bannit toute représentation humaine par crainte de l'idolâtrie païenne, cet humble support de piété est une approche troublante de la Transcendance de Dieu. La Perfection de l'Être Divin étant inimaginable pour ses créatures, la Foi du musulman ne peut que la suggérer par l'accumulation des qualificatifs, le chiffre 99 signifiant la surabondance infinie...

Dans le brouhaha humain de ce bazar, la mystique musulmane qui s'exprime discrètement au coin des rues en arabesques dorées sur des velours noirs, dispense au visiteur européen un enseignement que ses vieilles églises ratiocineuses ont bien oublié de lui rappeler depuis des siècles :

Passant, il est vain de vouloir se représenter Allah, car Il est Tout et Son Contraire.

Il - Lui - Allah, Yahvé, ou Dieu - ne se laisse pas enfermer dans des définitions savantes, faites de pauvres mots humains.

S'Il est, Il ne peut être que le Tout Autre, par rapport à toi...

L'Innommable ne serait-il pas alors son centième Nom ?

Telle est la leçon d'agnosticisme paisible que semble dispenser l'artisan habile et patient qui recopie ces chefs d'œuvre dans son échoppe de fortune...

Et ne serions-nous pas tentés d'ajouter une dernière remarque :

Et s'il n'a pas de Nom véritable, ce Dieu, n'est-il pas vain de se battre précisément en son nom depuis des millénaires ?

En Egypte, il n'y a pas que des musulmans : il y a aussi une minorité de chrétiens coptes présents depuis les premiers siècles de notre ère, et qui ont conservé leur foi au milieu de la société islamique, qui les accepte sans trop de discriminations. Dans beaucoup de villages de la vallée du Nil, un clocher arrondi surmonté d'une croix côtoie le minaret filiforme. Quelques monastères sont aussi toujours actifs, en général placés magnifiquement aux portes du désert. Dans la rue, les coptes sont reconnaissables surtout au fait que les femmes ne portent aucun voile sur les cheveux. Ce sont en général, dans les lieux touristiques, de gros commerçants, qui parlent des langues étrangères, et certains sont fort riches, et généreux envers leur communauté.

Lorsqu'on pénètre librement dans leurs lieux de culte, les décorations figuratives abondent, contrairement aux mosquées, ornées seulement de dessins géométriques ou de versets coraniques. Un fidèle accueille avec empressement le visiteur occidental, et tente de lui expliquer la signification des peintures. Il est aisé d'y reconnaître les scènes traditionnelles de la vie de Jésus ou de la Vierge. Pendant les longs offices, psalmodiés et chantés en langue copte, proche du grec, avec force encens et signes de croix, il nous est demandé de respecter certaines règles, comme par exemple, en étant assis, de ne jamais croiser les jambes l'une sur l'autre. Bienséance ou superstition, difficile de savoir...

Il y a également quelques communautés catholiques ou protestantes, tenues en général par des religieux étrangers, qui s'appellent aussi "coptes", comme tous les chrétiens d'Egypte. Dans leurs églises ou temples, presque semblables aux nôtres, la messe dominicale est célébrée en diverses langues, à l'attention des rares résidents ou touristes de passage : l'épître y est lue par exemple en anglais, l'évangile en français, et les cantiques interprétés en arabe, parfois en latin, par la chorale féminine. Le sermon est aussi prononcé en arabe. La malédiction de Babel demeure sur l'Eglise latine qui se voulait universelle...

Mais nous avons eu la chance, à deux reprises, d'être reçus dans de petits villages des environs de Louqsor, où se trouvent des communautés d'artisans : à Garagos, où se tournent, se cuisent et s'émaillent de belles poteries rustiques en limon du

Nil, et surtout à Hagada, où deux frères de Foucauld français, François et Boutros (Pierre) ont créé une école, et une petite entreprise de travail du bois, qui fabrique des objets de qualité, pour la vente aux touristes, dans le cadre authentique du commerce équitable.

C'est avec émotion que l'on franchit le seuil de leur très pauvre maison, semblable à toutes celles des alentours, dont la grande pièce d'accueil toute dépouillée s'ouvre largement sur un jardin orné d'un seul bougainvillée bruissant de vols et de cris d'oiseaux. On y voit posément un *karkadé*¹, ou un café réchauffé, en échangeant quelques propos sur la vie locale ou métropolitaine.

Et lorsque ensuite on les accompagne pour visiter les bâtiments qu'ils ont contribué largement à construire et à faire prospérer, les enfants les escortent joyeusement, et les adultes, musulmans en majorité, les saluent avec un grand respect.

Frère Boutros, âgé et malade, qui se déplaçait déjà difficilement à l'aide d'une canne, est mort à la fin de 2005. Il n'avait de "missionnaire" que sa longue barbe blanche et sa *galabeya*² gris bleu. Quelque ressemblance avec François d'Assise ou Charles de Foucauld, au XXI^{ème} siècle, aussi, peut-être...

Un visage entrevu, des mots d'accueil, le témoignage d'une vie, entre chrétienté et islam, que l'on n'oublie pas...

¹ Infusion à base de fleurs d'hibiscus séchées, très prisée des Egyptiens.

² Tunique longue portée dans tous les hommes au Moyen-Orient.

Devant la Poste de Louqsor, à côté d'un terre-plein d'herbes brûlées de soleil, l'écrivain public trône sur une chaise bancale, derrière une petite table toute rafistolée. Il démêle une boule de papiers pliés et froissés qu'un vieil homme vient de sortir de ses poches, et qu'il étale devant lui. Il chausse d'énormes lunettes aux verres très épais, pour les lire un à un, en marmonnant, puis les empile sans ordre. Une discussion longue et animée s'élève, dont l'issue semble incertaine.

Puis, non sans hésitations, un premier formulaire se remplit, une lettre s'ébauche, des adresses se précisent. Le client admire en silence la main habile qui court de droite à gauche sur la page, tandis que le lettré lui lit à haute voix les phrases officielles qui s'inscrivent en son nom, mot à mot, ligne à ligne, en des arabesques indéchiffrables pour lui. A l'école de la mosquée, il y a très longtemps, il n'a appris qu'à psalmodier le Coran, et non à répondre aux administrations.

Les enveloppes ensuite sont léchées d'un geste vif pour être cachetées et timbrées, puis remises au client reconnaissant, contre quelques piécettes discrètement comptées.

Le vieil homme, le dos voûté, entre enfin dans le bâtiment pour y poster lui-même son courrier.

Ses petits enfants vont certainement à l'école du gouvernement. Ils apprennent à lire et à écrire dans des manuels laïcs et patriotiques.

Bientôt, il n'y aura peut-être plus besoin d'écrivain public. Pour les vieilles femmes veuves, encore, peut-être...

Dîner exceptionnel d'anniversaire de l'un d'entre nous dans un hôtel luxueux bâti récemment à l'orée du désert par une riche veuve libanaise - *Madame Zeina Aboukheir* - qui a investi toute sa fortune loin de son pays natal trop troublé. Elle a appelé son établissement "*Al Moudira*"¹, c'est à dire *La Patronne, La Chef*, ce qu'elle est, incontestablement, femme de tête et d'autorité, décidant du moindre détail de conception et de décoration, et menant son personnel sans ménagement.

La salle à manger étant peu fréquentée ce soir-là - nous sommes même les seuls clients - elle s'est invitée à notre table, au moment du dessert, et du champagne offert généreusement, et a participé activement, avec son français impeccable, à notre conversation. Elle nous propose ensuite de nous faire visiter quelques-unes des suites, actuellement vides, de son établissement.

Nous parcourons alors en sa compagnie une série de patios que l'éclairage illumine à notre passage, aux murs et aux sols richement pavés, où l'eau ruisselle en abondance, arrosant des plantations luxuriantes. Puis des salons raffinés meublés de tapis et de sofas immenses, puis des chambres à coucher aux lits surdimensionnés, ouvrant sur un jardin privé par des terrasses ombragées. Parfois, pour ceux qui les connaissent, surgissent des réminiscences des palais grandioses de l'Alhambra de Grenade... Un tel luxe oriental est très éloigné de nos goûts de simples touristes, quand bien même nos bourses nous le permettraient. Mais la visite est instructive : c'est donc dans ces décors très haut de gamme que séjournent, lorsqu'ils voyagent, les riches et les puissants de ce monde. Y sont-ils plus heureux que nous dans nos modestes motels ?

Interrompant nos interrogations, notre hôtesse se rapproche de nous, et, à voix basse, nous fait alors une confidence... Bien que située à quatre kilomètres seulement de la Vallée des Rois, face aux temples de Karnak et Louqsor, elle s'inquiète de la faible fréquentation qu'elle enregistre depuis son ouverture, et qui met en péril son équilibre financier. Elle s'est mise alors en recherche de nouveaux contacts commerciaux. Elle reçut peu de temps après par une agence inconnue une réservation pour

¹ Cf : <http://www.moudira.com> (en français)

une grande famille saoudienne, qui exigea d'occuper seule toutes les chambres - plus de cinquante ! - pendant quelques jours. Une nouvelle clientèle s'ouvrait peut-être...

A la date prévue, arrivent le matin plusieurs minibus avec de nombreux domestiques chargés des bagages. Puis quelques heures plus tard, les clients eux-mêmes, dans de grandes limousines fermées en provenance de l'aéroport, où un avion privé les a déposés. Petite surprise d'abord : il n'y a que des hommes, jeunes et vieux, tous vêtus comme de hauts dignitaires de leur pays d'origine. Ils s'installent, non sans exigences particulières pour leurs repas et leurs prières. Enfin, en soirée, un autocar s'arrête. Et là, grande surprise : en descend une escouade de très belles jeunes femmes blondes en provenance directe d'Ukraine... D'abord éblouies par les lieux, elles se montrent rapidement peu farouches avec les hommes. En quelques heures, l'hôtel cinq étoiles est transformé en lupanar, l'alcool y coule à flot, et il retentit jour et nuit de cris indécents, parfois aussi de plaintes et de pleurs. Mais le contrat est signé, et il est très lucratif : il faut donc qu'il aille à son terme.

Une fois ses hôtes indésirables partis, et l'ordre remis dans toutes les pièces, *La Moudira* jura qu'on ne l'y prendrait plus, car, précisa-t-elle, mieux vaut une perte d'exploitation avec un établissement désert comme ce soir, que la perte définitive de sa réputation...

Regagnant notre voiture, nous songeons que, hélas ! le pétrole d'Arabie ne pollue pas seulement l'air de nos villes et parfois le sable de nos plages. Il corrompt aussi l'une des sociétés les plus rigoristes du monde, à la recherche désormais de lieux luxueux et discrets pour assouvir hypocritement des passions invouables...

Dans la cabine du minibus qui parcourt la route rectiligne et légèrement ondulée qui traverse le désert depuis des dizaines de kilomètres, une sonnerie de téléphone portable réveille soudain les passagers somnolents. Nous nous regardons étonnés : il ne peut s'agir du nôtre, que nous avons laissé au fond d'une valise, faute d'un abonnement international, qui nous avait paru inutile et dispendieux. Mais, au milieu de nulle part, la *civilisation* que nous croyions avoir quitté pour un temps, se rappelle tout de même à nous, avec ces quelques notes grêles déjà devenues familières. Nous avons bien remarqué les hautes et fines antennes qui ponctuaient l'horizon, mais nous les pensions affectées aux télécommunications militaires, et non aux relais des opérateurs de mobiles...

Le chauffeur extirpe en hâte l'appareil de la poche profonde de sa galabeya, appuie d'une main sur quelques touches, et me le tend. Par discrétion, j'hésite à m'en saisir, mais l'homme insiste pour que je lui lise à haute voix le message qui vient d'arriver :

- *I can't read english... (Je ne sais pas lire l'anglais)*

avoue-t-il simplement.

Je m'exécute : il s'agit d'un client habituel, un certain *Jack*, d'après la signature, qui lui confirme les dates d'un voyage pour la semaine suivante. Il me reprend l'appareil, le remet en veille, le glisse à nouveau dans son vêtement, et me remercie vivement de mon aide, en concluant :

- *Well, I understood... (Bien, j'ai compris)*

Je n'ose le questionner au sujet de l'usage insolite de cet appareil pour un égyptien qui s'exprime correctement en anglais parlé, mais qui ne maîtrise pas l'alphabet latin, et qui a donc besoin d'un "lecteur" occidental pour prendre connaissance de ses messages, tout en ayant mémorisé sans savoir les lire les principales fonctionnalités du matériel...

Au premier arrêt, je remarque que le chauffeur s'isole pour manipuler à nouveau rapidement son clavier. Je m'approche pour lui proposer de rédiger éventuellement une réponse sous sa dictée, mais il décline poliment ma proposition, me précisant en souriant :

- I can type only "OK" ! (Je ne sais taper que "OK" !)

C'est en effet un premier pas utile, dont je le félicite !

Sur certains itinéraires fréquentés par les touristes, entre les principales villes visitées de la vallée du Nil, et par précaution contre les éventuels attentats terroristes, la circulation ne se fait qu'en convois à horaires fixes, escortés par des camionnettes de police. Une liste des véhicules présents au départ est même soigneusement dressée par un officier prenant son rôle très au sérieux. Pendant les premiers kilomètres, l'ordre du départ est assez bien respecté. Mais, aussitôt que possible, sous le regard devenu indifférent des forces de l'ordre, les taxis indépendants doublent les cars moins rapides, dans une joyeuse précipitation.

Ayant retrouvé une certaine autonomie, les chauffeurs roulent à leur propre vitesse, mais qui reste prudente, car les passagers n'apprécieraient pas une course débridée. L'espace s'accroît alors entre les véhicules, et chacun roule maintenant librement. Toutefois, à l'entrée et à la sortie de chaque village, des barrages fixes de police sont dressés, et l'arrêt y est obligatoire. Pour les passagers non arabophones, mais à l'oreille attentive, le bref dialogue qui s'instaure au contrôle, et répété à chaque arrêt, prend peu à peu consistance :

- *D'où tu viens ? Où tu vas ? Qui as-tu à bord ?*

Pour cette dernière question, la réponse du chauffeur, dans sa concision, ne cesse de nous étonner :

- *Al frankaoui (Deux français)*

D'un rapide coup d'œil, le préposé vérifie le nombre de personnes à bord, et le note avec soin sur un simple cahier d'écolier. Ainsi donc, les touristes étant une denrée précieuse pour l'économie nationale, sont-ils comptés avec précision et étiquetés par nationalités. Nous sommes simplement des marchandises de prix, comme par exemple des animaux de trait transportés par camions...

Mais nous n'avons jamais pu avoir la certitude que ces informations sont ensuite transmises par téléphone au poste de contrôle suivant, pour vérifier que la cargaison n'a pas été interceptée en cours de route. Notre opinion est que les consignes officielles le prévoient certainement, mais qu'elles ne sont guère respectées, car à notre arrivée au point de destination, aucune liste

ne semble être consultée pour pointage. Ce n'est donc qu'au départ qu'il faut rassurer les visiteurs étrangers, et leur donner une (fausse) impression de sécurité.

Dans la région de Dakhla, à l'ouest du Nil, où des troubles avaient eu lieu quelques mois auparavant, l'officier d'un barrage voulut à tout prix nous faire signer un document rédigé totalement en arabe, que nous ne pouvions comprendre, et que nous refusions donc d'approuver. Nous sentions notre chauffeur très gêné. Il nous affirma d'abord que notre interlocuteur faisait du zèle, puis que ce n'était qu'une formalité. Oui, mais laquelle ? Il avoua enfin qu'il s'agissait de quelque chose comme une décharge vis à vis des autorités militaires en cas de problèmes... Que faire ? Demi tour ? Donner discrètement un bakchich ? Nous avons signé, à la grâce de Dieu ! Et, paradoxe, ce jour-là, nous étions vraiment protégés : une voiture de police nous surveilla tandis que nous dinions - seuls européens - à la terrasse d'un médiocre restaurant, et un homme en armes a veillé toute la nuit dans le hall du modeste hôtel où nous avons dormi.

Tous les chauffeurs se connaissent entre eux, et, selon les circonstances, se concurrencent ou s'entraident. Leurs voitures, des "Pijo" trentenaires presque identiques, portent sur la calandre un signe de reconnaissance : celle d'Ahmed, présentement, arbore une vieille semelle de savate. D'autres ont un enjoliveur, une casquette, une demi noix de coco...

Quant à la circulation de nuit, elle est en principe interdite, mais il est possible d'emprunter les pistes secondaires sans barrages. Et pour économiser les batteries, qui s'usent très vite sous ce climat, on roule tous feux éteints, à la lueur des étoiles. Si un obstacle imprévu se profile, carriole, âne, motocyclette, piéton, etc., il est toujours temps de donner un bref coup de phare, pour se signaler, et mieux identifier le danger éventuel... Pour le reste, *Inch Allah !*

Le soleil de l'après-midi est encore brûlant sur les rives du Nil. Au beau milieu du fleuve, deux minuscules barques plates de pêcheurs sont immobilisées, et s'efforcent de ne pas être emportées par le courant, bien qu'elles soient sans doute ancrées au fond. Les hommes, comme debout sur les flots, jettent des filets, avec de grands moulinets de bras qui accompagnent leur envol au-dessus d'eux, puis leur chute dans l'eau. Une embarcation ébauche une manœuvre. La nasse semble être maintenant placée entre les deux esquifs.

Avec un retard perceptible par rapport aux gestes visibles, des bruits affaiblis de coups dans l'eau parviennent à la rive. Les pêcheurs frappent en effet le fleuve autour d'eux de toutes leurs forces à l'aide de grandes rames de bois. Ils répètent ces mêmes gestes lents et vigoureux pendant de longues minutes, sans se lasser. Ils paraissent battre violemment le fleuve, comme pour le punir de quelque trahison. Ou bien jouer sur la peau des eaux comme une marche funèbre sur un immense tambour. En réalité, ils tentent de diriger les poissons vers les filets qu'ils ont disposés, soit en les attirant, soit en les effrayant.

Puis le concert cesse tout à coup. Les embarcations se déplacent à nouveau l'une par rapport à l'autre. Les corps sont penchés vers les flots, les bras tirent lentement sur les cordes.

La pêche sera-t-elle miraculeuse ? Il ne semble pas. De l'endroit où nous sommes, nous ne voyons guère briller au soleil des lueurs blanches d'écailles. Quelques prises, sans doute, qui se sont naïvement prêtées au piège sonore. Hélas, aucune de ces perches réputées que proposent les meilleurs restaurants ! Les diverses espèces prisonnières sont soigneusement détachées des mailles, et lancées au fond de la barque. Rien n'est rejeté par-dessus bord. Tout sera mangé.

Les équipages observent maintenant une pose, et laissent un peu dériver la flottille. Et les gestes des semeurs de filet reprennent, suivis de leur interminable solo de batterie aquatique, puis de la cueillette parmi les mailles de leur maigre pêche.

Il faudrait rechercher sur les fresques des tombes si les anciens égyptiens ne pêchaient pas selon la même méthode...

Dans les ruines grandioses du Temple de Louqsor, la journée s'achève. Les derniers groupes de touristes quittent l'enceinte. Quelques attardés rêvent encore. Les gardiens font une rapide tournée de surveillance. Derrière la montagne thébaine, sur l'autre rive du fleuve, le ciel du couchant vire en quelques minutes du bleu au jaune, puis à l'orange et au pourpre, enfin au violet et au gris. La lumière décroît très vite sur la terre d'Égypte. Les rois et les reines vont dormir à nouveau en paix en leurs tombeaux vieux de quatre mille ans.

Soudain, comme une sirène d'alerte sourde, les haut-parleurs de toutes les mosquées lancent leurs appels presque simultanés :

Allah est grand, seul Lui est Dieu, et Mohammed son Prophète. Venez à la Prière, venez à la Félicité !

Les minarets se répondent en écho, en une rumeur bourdonnante. Puis silence. Les bruits de la circulation, et ceux du marché voisin, se font à nouveau faiblement entendre. Les projecteurs au pied des colonnes se sont allumés, baignant la cour centrale du temple d'une teinte dorée, accentuant les ombres.

L'un des surveillants, juché sur une grande dalle plate un peu surélevée, se tient un instant bien droit, dans sa *galabeya* bleu clair, tourné en direction de l'est. Il est grand, élancé, racé. Sans affectation, comme seul avec son Dieu, et indifférent aux curieux qui le regardent, il commence le rituel de la prière du soir.

Il place ses deux mains sur la poitrine, puis à la hauteur des oreilles. Parfois, faiblement incliné, ses paumes touchent ses genoux. Puis, se courbant profondément, il se prosterne, frappe le sol du front, et se relève à plusieurs reprises. Il demeure un moment assis sur les genoux. Nous distinguons ses lèvres qui murmurent.

Ses gestes sont lents, mais sans excès, à la fois naturels et solennels. Avec l'éclairage rasant, les mouvements de sa silhouette sont reproduits sur un des murs, comme son double mystérieux, devenu géant aplati, un peu menaçant...

Enfin, il salue à sa droite et à sa gauche, garde encore l'immobilité quelques secondes, puis va reprendre paisiblement sa faction devant une paroi couverte de fresques antiques.

* * *

Dans ce même Temple, les prêtres d'Amon ont porté en procession la barque sacrée depuis Karnak, tout au long de l'allée des Sphinx, toute proche, presque intacte.

Des empereurs romains victorieux y ont sacrifié à leurs dieux. Une inscription votive le rappelle.

Les premiers chrétiens y ont célébré des offices et chanté des hymnes, des croix coptes gravées en hauteur en attestent.

Bonaparte puis Champollion ont planté leurs tentes aux alentours, fait dégager le sable des siècles, avides de savoirs anciens.

De pieux musulmans y honorent présentement Allah, faute de pouvoir se rendre pendant leur travail à la mosquée toute proche.

Et tant qu'il y aura des hommes, ces lieux accueilleront aussi des millions de touristes venus du monde entier.

Combien parmi eux ressentiront, un soir comme celui-ci, le frisson sacré de l'homme face à sa destinée, et qui a traversé ici les millénaires ?

Dans la maison d'Abdou, sur l'autre rive du Nil, pour fêter la fin du Ramadan. Il est en semaine le cuisinier et l'homme à tout faire dans une famille d'expatriés travaillant au Centre franco-égyptien de Karnak. C'est un grand homme maigre, d'âge mûr, au teint sombre, souriant rarement, mais consciencieux et serviable. Il comprend assez bien notre langue, mais refuse poliment de s'y exprimer.

Sa demeure en parpaings est l'une des plus belles du village, car, selon le standard local, il gagne bien sa vie au service des européens, et il gère habilement ses revenus. Il possède une moto en assez bon état pour venir travailler à la ville en empruntant le bac, une vache en bonne santé, un âne nonchalant, des chèvres, et quelques terres bien irriguées. Des fleurs égayaient le jardin clos de hauts murs en pisé. Il est marié, a de nombreux enfants, dont les plus jeunes vivent encore sous son toit.

Depuis la veille au soir, le long jeûne annuel, qu'observe la grande majorité des adultes musulmans, s'est achevé dans la joie populaire. Toute la nuit, en ville, la fête a battu son plein : bombances, musiques, farandoles, illuminations, feux d'artifices, attractions diverses pour les enfants. Ce matin, sur le Nil, nous avons aperçu un petit bateau tout décoré de guirlandes et de fleurs où deux hommes dansaient au son d'un puissant haut-parleur, et nous interpellaient pour que nous partagions leur plaisir...

Pendant tout ce mois lunaire, Abdou, lui, a continué à cuisiner le jour pour ses employeurs, alors qu'il s'abstenait complètement de boire et de manger du lever au coucher du soleil. Il nous accueille ce midi avec empressement, entouré de ses jeunes garçons. Nous entrons dans sa maison, aux murs et au sol en béton brut, aux pièces peu éclairées, pour se préserver de la chaleur, sinon par une faible ampoule directement pendue au plafond. Quelques tableaux pieux sans figures décorent seulement les parois, et de très nombreux coussins sont, avec une table basse, une très vieille télévision, et un magnétophone à cassettes, les seuls meubles de la salle de réception où nous nous installons.

Par la porte à peine entrouverte, des plateaux abondamment garnis de nourritures et de boissons sont apportés sans bruit par les femmes et les filles de la maison, qui ne se montrent pas. Nous insistons pour remercier nous-mêmes toutes

celles qui ont préparé le repas, et visiter la cuisine. Mais la coutume s'oppose à nos vœux... Enfin, au bout de quelques minutes, nous sommes autorisés à entrer dans les pièces où œuvrent les cuisinières. Elles nous accueillent avec gêne, car leurs têtes sont découvertes, mais semblent très sensibles à notre attention et à nos compliments, en s'exprimant avec des rires généreux. Mais cette visite exceptionnelle ne doit pas se prolonger outre mesure, nous fait sentir Abdou...

Pendant que nous goûtons avec délices à tous les plats, quelques bribes de conversations s'engagent. L'un des fils entreprendra bientôt des études pour devenir iman. A nos questions concernant la psalmodie du Coran, il répond avec maintes explications sur les mérites comparés des différents interprètes actuellement les plus prisés dans les mosquées et pour les grands mariages. Il tient à nous faire entendre plusieurs cassettes afin que nous puissions en juger par nous-mêmes. Nous écoutons alors attentivement quelques versets, mais les nuances de styles nous échappent pour l'essentiel. Lorsqu'il pressent que nous nous lassons un peu de l'exercice, il insiste vivement pour que nous exprimions une préférence...

Nous désignons alors l'une des versions proposées, qui nous paraît la plus audible à nos oreilles occidentales, bien peu accoutumées à de telles mélodies interminables. Le jeune homme semble ravi : c'est sa préférée aussi, comprenons-nous. Aussitôt, cette cassette est placée de force dans nos mains : c'est un cadeau, qu'il serait inconvenant de refuser. Nous l'acceptons donc, en précisant que nous en ferons une copie et que nous lui retournerons l'original. Mais, là encore, formellement approuvé par son père, il n'en est pas question. Il la rachètera ! Il est si fier que nous apprécions son artiste favori, et le Coran lui-même !

* * *

Cette cassette est conservée précieusement parmi les souvenirs de voyages. Parfois, je l'écoute à nouveau pendant quelques minutes. C'est, par un hasard bienveillant, la sourate intitulée *Youssef*. Cette même histoire de Joseph, enfant juif jalosé par ses frères qui le vendent en esclavage, puis qui conquiert, par sa droiture et sa sagesse, la confiance de son maître et de Pharaon lui-même, est racontée en termes presque

semblables dans notre propre Bible ¹ . Et elle a du sens, dans le conflit qui ensanglante Israël et ses voisins depuis des générations...

Un commentateur du Coran écrit à propos de cette sourate : *Le croyant qui lira ce chapitre, ou qui l'enseignera autour de lui, aura (comme Joseph) une mort douce et la force de ne porter envie à personne.*

Pourquoi pas ?

Choukran ², Abdou, pour ce beau cadeau au-delà de toutes frontières...

¹ Genèse, chapitre 4 / Coran, sourate 12.

² Merci.

Un dernier souvenir...

Au cours d'une excursion de quelques jours dans le désert libyque, ponctuée de brefs arrêts dans ses lieux les plus connus - *désert blanc*, *désert de diamants*, *désert noir* - nous avons passé plusieurs nuits dans des hôtels ou des *lodges* des cinq oasis visitées. A *Al Bahariya*, notre dernière escale, nous logeons en lisière de la vaste palmeraie qui est sa principale richesse, et tout son attrait.

A la fraîcheur du matin, nous pénétrons sous la verdure des palmes, longeant des canaux d'irrigation dont l'eau ruisselante fume légèrement. Des oiseaux invisibles gazouillent encore, un troupeau de chèvres escalade quelques arbustes à brouter. Le lieu semble très peu fréquenté, l'air y est léger, malgré l'ombre imparfaite, l'ambiance paisible, les cœurs à l'unisson.

Des stipes couchés de palmiers morts offrent l'hospitalité de bancs improvisés. Nous nous y arrêtons un long moment pour profiter de la douceur naturelle créée par la plantation, au milieu du désert bientôt brûlant. Assis, nous fermons les paupières, pour mieux accueillir le grand calme qui nous entoure, méditant en silence sur le ici maintenant d'une oasis offerte.

Soudain, une voix bien distincte nous sort de notre recueillement avec un *Salam* - سلام - de bienvenue, adressé à nous, touristes immobiles, un peu incongrus dans cette clairière. Nous n'avions ni vu, ni entendu, le léger trotinement d'un âne sur le sentier humide, arrivant à quelques mètres devant nous.

Surpris, nous ouvrons les yeux : c'est un cavalier, tout vêtu et enturbanné de blanc, ballotté à califourchon sur l'animal, qui vient de nous saluer dans sa langue. Un jeune paysan aisé qui vaque à ses occupations, sans doute. Il est déjà passé, et n'a malheureusement pas entendu le même mot que nous avons balbutié en réponse à sa politesse.

Une émotion nous envahit : nous venons d'échanger avec un inconnu, croisé par hasard, le mot béni de *Paix*, qui tient lieu de banal *Bonjour* en terre d'islam. Que nos vœux partagés furtivement, en ce jardin évoquant le Paradis, soient enfin entendus...

Table

Présentation 7

Israël - Jordanie - Liban 9

1 - *Nazareth, en Galilée israélienne...*

2 - *Rives nord du lac de Tibériade, en terre d'Israël...*

3 - *Pour échapper un instant à la chaleur...*

4 - *Jérusalem, Porte Mandelbaum...*

5 - *Notre car arrive à Hébron...*

6 - *C'est notre dernière excursion...*

Algérie 21

1 - *Au petit matin dans le port d'Oran...*

2 - *Parfois, la nuit, surtout au début...*

3 - *Le poste de commandement du bataillon...*

4 - *Dimanche matin au poste de garde...*

5 - *Au bord de la piste, l'homme qui rentre...*

6 - *Comme presque chaque mois, l'aumônier ...*

7 - *Dans la pièce qui sert à la fois...*

8 - *Semaine de repos et d'entraînement...*

9 - *Le petit convoi de deux véhicules...*

10 - *Lourmel, petite ville de l'oranais...*

11 - *18 mars 1962. Depuis quelques jours...*

12 - *Un coup proche de départ de mortier...*

13 - *Nous entrons en milieu de matinée...*

14 - *Dimanche matin de Pâques...*

15 - *5 juillet 1962. J'ai retrouvé la vie civile...*

16 - *A Toulon, où je vis et travaille...*

Maroc 55

- 1 - *Dans la Caravelle d'Air France...*
- 2 - *Dans un coin du jardin de la villa européenne...*
- 3 - *Nous sommes reçus à déjeuner...*

Yougoslavie 63

- 1 - *Au détour d'un virage, la plaine s'élargit...*
- 2 - *Nous déambulons dans les rues...*
- 3 - *Skopje, capitale de la Macédoine...*
- 4 - *Le jeune docteur Ismail K....*
- 5 - *Mon père parcourut aussi ce pays...*
- 6 - *Au hasard des routes du Kosovo...*

Andalousie 73

- *Dans le triangle d'or du tourisme andalou...*

Égypte 81

- 1 - *A bord du vol régulier Marseille-Louqsor...*
- 2 - *Le spectacle des rues du Caire...*
- 3 - *Un palais ancien dans le quartier proche...*
- 4 - *Au Caire, non loin de la célèbre mosquée...*
- 5 - *En Égypte, il n'y a pas que les musulmans...*
- 6 - *Devant la Poste de Louqsor...*
- 7 - *Diner exceptionnel d'anniversaire...*
- 8 - *Dans la cabine du minibus...*
- 9 - *Sur certains itinéraires...*
- 10 - *Le soleil de l'après-midi...*
- 11 - *Dans les ruines grandioses du Temple...*
- 12 - *Dans la maison d'Abdou...*
- 13 - *Un dernier souvenir...*

Du même auteur, en autoédition :

Approches d'une poétique du Je et du Tu chez Paul Eluard et Pierre Emmanuel
Thèse de Doctorat, 1984

Marie-Renée Chéné (1911-2000) pionnière de l'action sociale
Biographie, 2012

Abécédaire de l'enfance
Mémoires (en préparation)

Sous le pseudonyme de Germain Coupet :

Pierres Tendres, poèmes, 1996
Racines contre Racines, poèmes, 2002
L'œil la source, poèmes, 2009

Veilleur, où en est la nuit ? théâtre, 2009
Le fils de la mère, théâtre, 2013

Tous les ouvrages parus sont téléchargeables sur le site :
<http://www.germaincoupet.fr>

Livres d'artiste (*en collaboration avec le peintre Alain Bouillet*) :

- Fragments du silence, 1990
- Broussailles, 1995
- Racines contre Racines, 2000



10 €